

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 16 (1966)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

KEES W. BOLLE : *The Persistence of Religion*. Leiden, E. J. Brill, 1965, 134 p.

HISTOIRE
DES
RELIGIONS

L'auteur de cet essai n'a pas cherché à faire un ouvrage définitif sur une religion de l'Inde, et le lecteur est supposé connaître, au moins en gros, le mouvement religieux que l'on convient d'appeler Tantrisme. (Notons en passant que la légitimité de l'usage de ce terme au sens où l'emploie l'auteur, bien que garantie par une tradition non négligeable, est de nos jours vivement discutée.) Le propos de Kees W. Bolle est d'ouvrir, par cette réflexion sur un mouvement religieux particulier, une porte sur le monde complexe de l'hindouisme, et, au-delà, sur l'homme religieux en général. Il choisit le Tantrisme qui lui paraît occuper dans l'Inde une position cruciale. Plongeant en effet ses racines dans la Préhistoire (les sources « orthodoxes » et « hétérodoxes » sont étudiées aux chapitres II et III), le Tantrisme constitue à l'âge classique un mouvement puissant qui fait tache d'huile dans l'Inde et hors de l'Inde, et se prolonge à l'époque moderne où on en retrouve des éléments même chez un penseur aussi original que Sri Aurobindo (dont la philosophie est examinée au chapitre V). Le long chapitre IV étudie, par l'analyse du symbolisme qu'elle utilise, les traits caractéristiques de cette voie religieuse : son aspect éminemment concret (dans ses méthodes comme dans ses buts) et totalisateur (identification macrocosme-microcosme, union du temps et de l'espace dans le rite) ; l'accent mis sur le pouvoir ; la ritualisation du monde tout entier, etc. C'est une gnose, d'un type particulier. Nous sortons de l'Inde avec le chapitre VI qui reprend la question proposée par le titre, présente en filigrane tout au long de l'ouvrage : la persistance de la religion. La substance de la religion, selon l'auteur, est constituée par les mythes et les symboles. Ceux-ci sont universels et immortels, on ne les fabrique pas ; mais ils doivent être « réactualisés » pour être ce qu'ils sont (comme a su le faire le Tantrisme, et l'Inde en général). Il faut donc nécessairement qu'ils se transforment : car le monde est changement. Cette transformation peut être si radicale qu'on croit le symbole perdu et que l'on parle de sécularisation (Occident). Mais l'homme sera toujours un animal religieux, un *homo symbolicus* comme aime à dire l'auteur. Essayer de comprendre le symbolisme dont il use, c'est chercher à le comprendre lui-même. Kees W. Bolle termine en essayant de définir l'attitude juste de l'historien des religions. Son ouvrage est une illustration de la méthode qu'il propose : une « herméneutique créative », selon les mots de Mircea Eliade, qui préface le livre.

HÉLÈNE BRUNNER.

IVAR PAULSON, AKE HULTKRANTZ, KARL JETTMAR : *Les religions arctiques et finnoises*. Sibériens, Finnois, Lapons, Esquimaux. Trad. L. Jospin. Bibliothèque historique, Les religions de l'humanité. Paris, Payot, 1965, 400 p.

L'humanité qui peuple les terres situées autour de l'océan Glacial arctique, pour être peu nombreuse et très morcelée en raison des conditions de vie extrêmement dures qu'impose le climat, n'en est pas moins un sujet d'études fascinant. En un certain sens, tous les hommes qui la composent sont des pionniers,

affrontant une nature hostile avec une tranquille audace d'autant plus impressionnante pour nous qu'elle semble aller davantage de soi chez ceux qui la réalisent. Et pourtant ces peuples ne sont pas inconscients du péril. Ils se savent petits et faibles dans le jeu de forces cosmiques où les animaux apparaissent à l'homme protégés et guidés plus sûrement qu'il ne l'est lui-même, aux prises avec les risques qu'implique la liberté. A travers les études d'esprit phénoménologique qui forment l'ouvrage dont nous rendons compte, le lecteur aura parfois de la peine à ne pas perdre de vue l'homme derrière l'accumulation des faits religieux. S'il ne se laisse pas décourager, il pourra retirer de sa lecture l'enrichissement certain d'une information sûre dans son austère honnêteté.

PIERRE GANDER.

J. GONDA : *Les Religions de l'Inde, II : L'Hindouisme récent*. Paris, Payot, 1965, 422 p.

En nous donnant ce deuxième tome de son étude sur les religions de l'Inde, l'auteur en annonce un troisième, qui n'était pas prévu d'abord, où trois spécialistes différents parleront du bouddhisme, du jaïnisme et des religions des peuples archaïques — ce qui trace les frontières de la présente étude, consacrée au seul hindouisme. — Mais on ne peut comprendre ce dernier si l'on oublie l'influence sur lui des civilisations non aryennes, en particulier de la civilisation dite dravidienne, encore vivante dans le Sud. Ces sources non aryennes de l'hindouisme sont étudiées dans le premier chapitre. Elles peuvent peut-être rendre compte de l'apparition au sein de l'hindouisme de deux courants originaux, le tantrisme et le çaktisme, dont le lien avec l'hindouisme antérieur n'est pas encore éclairci. L'analyse qu'en fait l'auteur nous semble cependant contestable à plusieurs égards. On trouvera encore, dans cette première partie réservée aux généralités, des renseignements précieux sur les textes religieux et philosophiques postérieurs à l'épopée, et une étude de l'influence de l'Islam. — La deuxième et la troisième parties de l'ouvrage décrivent dans toute leur complexité le vichnouisme et le çivaïsme, qui sont les deux formes religieuses les plus importantes de l'hindouisme. — La quatrième enfin est consacrée aux XIX^e et XX^e siècles. L'auteur brosse l'histoire de la rencontre de l'Inde avec la pensée occidentale, rencontre qui provoque un mouvement de « renaissance » hindoue, avec une pléiade de penseurs et de sages dont chacun représente un essai intéressant de réforme, de purification ou simplement d'affirmation de l'hindouisme menacé par les valeurs occidentales. — Cet ouvrage, de lecture agréable, en nous offrant la somme des connaissances actuelles sur l'hindouisme récent, comble une lacune certaine, et sera certainement accueilli avec reconnaissance par tous.

HÉLÈNE BRUNNER.

SCIENCES
BIBLIQUES

OSWALD LORETZ : *Die Wahrheit der Bibel*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1964, 140 p.

Le problème de la vérité de la Bible n'est pas d'aujourd'hui ; Philon d'Alexandrie, puis saint Augustin ont appliqué à l'Écriture une notion de la vérité tirée de la philosophie grecque, dont il faut absolument nous défaire aujourd'hui, déclare O. Loretz. Nous devons partir de l'événement fondamental de l'histoire biblique, l'alliance de Dieu avec Israël ; la « vérité » de Dieu consiste essentiellement dans sa fidélité à l'alliance ; et la Bible est vraie en tant que livre qui

témoigne de l'alliance, et non dans ses renseignements concernant la nature, ou les détails de l'histoire. — L'auteur pense sauvegarder de cette manière le dogme de l'infailibilité ou inerrance de l'Écriture sainte ; il propose d'envisager le dogme de l'infailibilité de l'Eglise et du pape dans la même perspective biblique de la fidélité de Dieu. Cette fidélité peut s'exprimer parfois hors de la tendance dominante dans l'Eglise, par une minorité de « prophètes » maintenant l'esprit de l'Evangile. — Ce petit livre, bourré d'érudition, est un témoignage frappant du renouveau biblique dans le catholicisme romain d'aujourd'hui, et de son influence sur la pensée dogmatique.

FRANCIS BAUDRAZ.

ANDRÉ CHOURAQUI : *L'alliance israélite universelle et la renaissance juive contemporaine*. Cent ans d'histoire. Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 528 p.

Depuis 1791, les Israélites français sont citoyens à part entière : ce sont des Français qui professent le judaïsme au même titre que d'autres sont catholiques ou protestants. En 1860, au moment où Dunant fonde à Genève la Croix-Rouge, Crémieux en France fonde l'Alliance israélite universelle, dont le but n'est pas de réclamer pour le Juif une situation privilégiée, mais uniquement pour lui permettre, dans n'importe quel pays du monde, de devenir comme en France un citoyen à part entière. En attendant ce moment, le but immédiat de l'Alliance est de venir au secours de tous les déshérités pratiquant leur religion, mais elle s'émeut aussi lorsque des chrétiens sont persécutés pour aller à leur secours (cf. p. 39). Ce secours, l'Alliance l'apporte également sous la forme d'écoles qu'elle crée partout au sein de la diaspora et qu'elle ouvre généreusement à toutes les confessions : elle veut armer professionnellement d'abord le plus grand nombre possible de ses coreligionnaires, mais n'exclut personne du sein de ses écoles.

L'auteur pense qu'« entre l'apologie systématique et le systématique dénigrement, il y a place pour l'information objective » (p. 6). Retracer l'histoire de cette alliance (sans omettre ses rapports parfois tendus avec le sionisme) c'est aussi évoquer le long martyre du judaïsme dont le paroxysme fut atteint sous Hitler. La sobriété même avec laquelle M. Chouraqui y fait allusion nous invite à ne jamais oublier les souffrances d'Israël à qui nous devons non seulement l'Ancien Testament, mais la personne même du Christ, pour éviter, dans la mesure de notre pouvoir, que ces souffrances reviennent. Signalons encore que l'on trouvera, en appendice, le document sur les Juifs et les chrétiens du 20 novembre 1964 par lequel le pape souligne la grandeur du patrimoine commun aux Juifs et aux chrétiens.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

Grande lessico del Nuovo Testamento. Volume I. Brescia, Casa editrice Paideia, 1965, 62 + 511 p.

C'est sous ce titre qu'a paru le premier volume de la traduction intégrale en italien du « Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament » (ThWB) fondé par G. Kittel. — Ce premier volume de 665 pages contient la traduction de la lettre alpha ce qui est déjà tout un programme, puisque on y trouve les termes très importants de ἀγαπᾶω, ἅγιος, ἀληθεια, ἁμαρτανω, ἀποσπελλω,

ἀφῆμι. — Nous saluons cette parution comme un événement extraordinaire qui est appelé à avoir, à la longue, un grand retentissement en Italie, pays où la théologie et surtout l'exégèse bibliques sont en « voie de développement », n'ayant pas été jusqu'ici l'objet d'œuvres notables. — Les théologiens et les membres du clergé italien dont beaucoup ne connaissent qu'imparfaitement la langue allemande ont maintenant à leur disposition un instrument de travail qui leur sera bientôt indispensable, qu'il s'agisse de recherche scientifique ou simplement d'approfondissement des connaissances de l'Écriture sainte en vue de la prédication et de la cure d'âmes. — Il nous est difficile de ne pas éprouver, dans nos pays de langue française, un sentiment d'envie et aussi d'admiration pour cette Italie qui possède une maison d'édition laïque (l'ouvrage n'est pas muni de l'« imprimatur ») qui ose prendre l'initiative d'une œuvre aussi spécialisée. — A quand une traduction française ? — A défaut de celle-ci, cet ouvrage rendra service à de nombreux pasteurs et théologiens de langue française qui ont plus de familiarité avec l'italien qu'avec l'allemand. Nous pouvons signaler à ces derniers que de nombreux pointages nous ont permis de constater que la traduction a été entreprise avec beaucoup de soin et dans un esprit de fidélité absolue à l'original. Certes, çà et là, un spécialiste noterait de très légères dissonances entre la pensée de l'auteur et la langue du traducteur ; mais si on tient compte que des traducteurs italiens et catholiques, ayant de par leur formation une certaine mode de pensée et un certain style d'expression, ont dû traduire des auteurs allemands et protestants, le résultat est en tous points remarquable. — Le format est pratique, l'édition luxueuse, l'italien très pur : tout a vraiment été mis en œuvre pour satisfaire celui qui aura à le consulter. — Un seul vœu pourrait être formulé : que dans les prochains volumes les termes hébraïques ne soient plus rendus dans une transcription phonétique, mais en caractères hébreux comme dans l'œuvre originale.

CLETO ROSETTI.

EDUARD LOHSE : *Die Geschichte des Leidens und Sterbens Jesu Christi*. Gütersloh, Gerd Mohn, 1964, 102 p.

L'auteur est un spécialiste du judaïsme palestinien du temps de Jésus, comme en témoigne, en particulier, son article « sanhédrin » du dictionnaire de Kittel-Friedrich. Cette étude scrupuleuse est le développement de leçons données en Allemagne et en Amérique. Elle se situe, quant à la méthode et aux résultats, parmi les travaux les plus équilibrés de l'Ecole de la tradition orale. Un premier chapitre décrit la foi du christianisme primitif au sujet de la Passion de Jésus d'après I Cor. 15 : 1 ss. La tâche de l'historien sera donc de montrer comment cette foi a présidé à l'élaboration des récits évangéliques (p. 1-25) dont les nombreux éléments tardifs ou légendaires n'excluent pas toute valeur documentaire ; l'hypothèse est défendue d'un récit archaïque de la Passion, de caractère hymnologique et d'origine jérusalémite, qui se retrouverait dans I Cor. 15 et aurait préexisté au récit de Marc. Dans cette perspective, l'auteur a consacré un chapitre à chacun des épisodes de la Passion. On appréciera surtout son analyse du dernier repas de Jésus avec ses disciples et celle du « procès » devant les autorités juive et romaine. Tous les travaux récents sur ce sujet sont cités, hormis, toutefois, ceux de langue française catholiques romains (Benoit, Braun, Dupont, etc.).

PIERRE BONNARD.

P. BENOIT et P.-E. BOISMARD : *Synopse des quatre Evangiles en français*. Avec parallèles des Apocryphes et des Pères. Tome I, Textes. Paris, Éditions du Cerf, 1965, xvi + 374 p.

Un an après la Synopse grecque d'Aland, paraît celle des Pères de l'Ecole biblique de Jérusalem. Destinée à un large public, elle n'est pourtant pas le fruit d'un « travail au rabais ». Chacun des évangiles peut être lu en entier dans son contexte, une ligne pointillée permettant de sauter les passages déplacés. Chaque fois, les textes parallèles des autres évangiles *et les doublets* sont présentés en synopse, dans un nombre variable de colonnes (au plus, sept !). La traduction est littérale ; elle permet donc de se rendre compte des différences d'un évangile à l'autre. Quand la traduction masque une différence, celle-ci est signalée par un signe diacritique, même en cas de changement de temps dans un même verbe (p. ex. Marc 6 : 10 et par.) ! Trois registres marginaux indiquent les variantes importantes, les citations de l'Ancien Testament (on aurait pu signaler parfois aussi les allusions ; cf. Mat. 22 : 21 ; Gen. 1 : 26 s.), et les parallèles des épîtres, des apocryphes et des Pères. Ici, aussi, on déplore quelques lacunes ; signalons Marc 13 : 22-23 ; I Tim. 4 : 1 ; Jude 18 ; II Pierre 3 : 3 ; ou aussi Mat. 10 : 10 ; I Cor. 9 : 14. Parfois, les parallèles johanniques, et même synoptiques, auraient pu être plus complets (cf. Mat. 5 : 14 ; Jean 8 : 12 ; ou Marc 3 : 22 et les parallèles johanniques indiqués par Aland, ou encore Mat. 19 : 1 ; Luc 9 : 51). — Aubaine pour les lecteurs de la Bible qui ne lisent pas le grec, cette synopse sera indispensable au spécialiste, à côté de celle d'Aland (dont elle ne donne pas le riche appareil critique). Elle a en propre, en effet, le caractère de *synopse johannique* : là où Jean n'a pas de parallèle synoptique, il est souvent mis en synopse avec lui-même. Ce procédé permet de recenser facilement les retours de thèmes d'un discours à l'autre ou même, dans un seul discours, les variations sur un thème donné, si typiques de Jean (voir p. ex. p. 131, Jean 5 : 19, ou p. 222 ss, Jean 8 : 31-59). — On attend avec un vif intérêt le volume II, dans lequel les auteurs commenteront brièvement chaque section de la synopse, pour en dégager le caractère propre à chaque évangéliste.

DANIEL VON ALLMEN.

JOACHIM JEREMIAS : *Gli agrapha di Gesù*. Biblioteca di cultura religiosa, 2. Brescia, Paideia, 1965, 166 p.

On peut féliciter la maison d'édition Paideia de la publication d'une Bibliothèque de culture religieuse, destinée à renseigner les lecteurs sur des problèmes théologiques et scripturaires — chose neuve pour le catholicisme italien — et du choix judicieux de cette collection dans laquelle figurent deux ouvrages de Joachim Jeremias, traduits, semble-t-il, de façon excellente, par Omero Soffriti : *Le parabole di Gesù* et *Gli agrapha di Gesù (Unbekannte Jesusworte)*. Ce dernier volume reproduit la troisième édition allemande, celle de 1962, enrichie de la collaboration d'Otfried Hofius, spécialisé dans l'étude de l'évangile selon saint Thomas. Après un examen critique des agrapha au point de vue de leur authenticité, Jeremias met en lumière l'intérêt de ces paroles qui soulignent certains aspects du ministère de Jésus : sa lutte contre le pharisaïsme, la prédication eschatologique et l'insistance sur le devoir de l'amour fraternel. Elles sont ainsi en accord fondamental avec les évangiles canoniques.

LYDIA VON AUW.

OCTAVE MERLIER : *Le quatrième évangile. La question johannique.* Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 484 p.

OCTAVE MERLIER : *Itinéraires de Jésus et chronologie dans le quatrième évangile.* Paris, Presses Universitaires de France, 1961, 35 p.

M. Octave Merlier, directeur du centre d'études et de recherches « Connaissance de la Grèce », à Athènes, s'était d'abord spécialisé dans l'étude de la langue du quatrième évangile. Mais la recherche effectuée dans ce domaine particulier l'a amené à se poser des questions d'ordre littéraire et d'ordre historique (la composition du texte, le rapport littéraire avec les Synoptiques, le rapport entre message johannique et message paulinien). Le présent volume nous donne le résultat des réflexions de l'auteur sur ces divers problèmes. — Un premier chapitre est réservé à un long tableau des travaux consacrés au quatrième évangile, avec les différentes positions prises par les exégètes catholiques et la critique libre devant la question johannique. Le deuxième chapitre expose les principes de travail de l'auteur. Les chapitres suivants sont consacrés à la personnalité de l'apôtre Jean, à l'examen de la personnalité et du message de Jésus dans les quatre évangiles et chez Paul, puis à l'énumération des raisons qui s'opposent à l'attribution du quatrième évangile à l'apôtre Jean, et enfin à un essai d'établissement des diverses couches du texte. — Au point de vue de la méthode de travail, M. Merlier déclare qu'il a voulu « faire table rase de tout ce que l'exégèse et la science avaient pu accumuler de savoir, mais aussi de contradictions dans l'interprétation du texte... (il s'est efforcé) d'oublier, d'ignorer tout ce qui avait été écrit sur le quatrième évangile... » (p. 9). Il précise encore plus loin qu'il a voulu parvenir à comprendre le texte du quatrième évangile « par l'étude directe du texte même, considéré comme un texte profane, donc sans (s')occuper de l'interprétation traditionnelle de l'Eglise » (p. 188). — A parcourir l'ouvrage de M. Merlier, deux questions viennent immédiatement à l'esprit : Est-il vraiment possible de rendre justice au texte du quatrième évangile en le considérant comme « un texte profane », en faisant au fond abstraction du but visé par l'évangéliste lui-même (Jean 20 : 31) ? D'autre part, l'auteur ne fait-il pas « table rase » surtout des publications récentes consacrées à la question johannique (et c'est ce qui donne constamment l'impression que son livre est dépassé) ? En effet, dans le chapitre premier, l'examen de la position catholique s'arrête au P. Lagrange, tandis que l'examen de la critique libre parvient jusqu'à l'époque de M. Goguel et H. Pernot... — En bref, un gros ouvrage de plus à verser au dossier des études johanniques, mais en doutant qu'il soit propre à renouveler l'approche de la question. — Le fascicule intitulé *Itinéraires de Jésus et chronologie dans le quatrième évangile*, du même auteur, est publié en appendice au précédent ouvrage. Il comporte plusieurs cartes hors texte.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

RUDOLF SCHNACKENBURG : *Le message moral du Nouveau Testament.* Le Puy, Xavier Mappus, 1963, 368 p. Traduit de l'allemand par F. Schanen.

On sait la difficulté de toute éthique chrétienne qui doit à la fois signifier la transcendance du kérygme et assumer les risques de l'histoire, éviter la casuistique et refuser le pragmatisme. Recourir au Nouveau Testament pour lever cette difficulté ne sera possible que si l'on ne se contente pas de faire un catalogue des idées morales que contiennent les innombrables parénèses du Nouveau

Testament. L'exégèse en l'occurrence ne pourra éviter la critique de ces idées à la norme de l'existence et de la personne kérygmatisée de Jésus ni l'analyse de la valeur de leur insertion dans l'histoire concrète. — A cet égard le livre de Schnackenburg reste un peu en deçà de cette exigence proprement éthique : il en est le préalable, le classement d'un matériel sur lequel il va falloir ensuite travailler. Mais il va sans dire que comme tel ce livre est d'une grande valeur, par l'abondance de l'information et l'excellence de la bibliographie annexée à chaque chapitre et paragraphe (complétée pour l'édition française). Mais ce qui nous a manqué dans ce livre, c'est de voir comment naît concrètement l'éthique chrétienne dans l'affrontement d'un kérygme et d'une histoire. Il n'y a pas qu'un « message moral » à considérer ! — La première partie de l'ouvrage est consacrée aux exigences morales de Jésus : morale et Royaume de Dieu ; le sermon sur la montagne ; le commandement de l'amour ; morale évangélique et exigences temporelles. Le dernier chapitre précise les motivations de l'exigence éthique de Jésus qui sont le Royaume de Dieu principalement, et l'idée de récompense et d'imitation de Dieu et du Christ secondairement. — La deuxième partie analyse « l'enseignement moral de l'Eglise primitive en général » : eschatologie et morale ; rapport à l'enseignement de Jésus ; orientations nouvelles. — La troisième partie étudie l'enseignement de Paul (un excellent paragraphe sur l'anthropologie paulinienne), de Jean (et de son fort accent ecclésiologique), de Jacques (il est dommage que la bibliographie ignore le passionnant essai de L. Simon : *Une éthique de la Sagesse*), de la *Prima Petri*, d'Hébreux et de l'Apocalypse. — Nul doute que ce livre rende de très grands services.

ERIC FUCHS.

MICHEL BOUTTIER : *La condition chrétienne selon saint Paul*. Genève, Labor et Fides, 1964, 106 p. Nouvelle série théologique, 16.

Nous trouvons dans cet ouvrage les résultats d'une enquête exégétique déjà publiée (« En Christ », 1962), ainsi que des compléments à cette enquête. L'expression « en Christ » n'est nulle part définie ou analysée par l'apôtre Paul, remarque M. Bouttier, et cependant elle fait corps avec son être et avec son enseignement ; elle est toujours nuancée par le contexte, et elle enrichit celui-ci. — Dans un premier chapitre sur « La condition chrétienne », l'auteur précise les notions d'imitation et de croissance chrétiennes, le premier thème étant repris et développé plus loin. Le second chapitre, « La communion avec le Christ », décrit les caractères de la présence du Christ : cette présence est « eschatologique, spirituelle, actuelle, personnelle et souveraine ». Le chapitre III, « La communion en Christ », étudie la réalité de l'Eglise, la communion des croyants étant le déploiement de « in Christo ». Le dernier chapitre, « Vie en Christ et nouvelle création », marque les limites entre l'Eglise et le royaume de Dieu ; l'étude critique des notions d'Eglise et de corps de Christ dans les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens signale le danger de bâtir une ecclésiologie sur ces seuls textes, et combien il est nécessaire de les éclairer et corriger par l'idée, centrale dans le message biblique, de peuple de Dieu et de communauté messianique. — L'auteur témoigne d'un sens admirable de la diversité des textes et des images et de l'unité de la foi, ainsi que de la richesse des relations entre la christologie, l'ecclésiologie et l'éthique. Les pasteurs remercieront le professeur de Montpellier pour cet ouvrage qui nourrira leur réflexion et leur prédication.

FRANCIS BAUDRAZ.

XAVIER LÉON-DUFOUR, S.J. : *Les Evangiles et l'histoire de Jésus*. Paris, Editions du Seuil, 1963, 526 p.

On verra, en lisant cet ouvrage remarquablement informé, le chemin parcouru par la critique biblique catholique romaine depuis trente-cinq ans, en le comparant, par exemple, à la mise au point du P. Braun : *Jésus, histoire et critique* (1932). Aujourd'hui, c'est avec Bultmann et ses disciples que l'auteur ferraille : « Selon eux, la foi devrait compenser la faillite de l'histoire et l'historien renoncer à atteindre Jésus de Nazareth, bornant son ambition à connaître la foi de la communauté primitive au Seigneur ressuscité » (p. 8). Pour répondre à ce scepticisme, l'auteur a adopté une démarche originale et féconde : il « remonte » du Christ des théologiens de la fin du premier siècle jusqu'à Jésus de Nazareth en analysant successivement les témoignages de Paul, de Jean, des évangiles synoptiques et de la tradition orale qu'ils présupposent. Sur cette base longuement établie, l'auteur, qui ne néglige aucune des questions actuellement en discussion, esquisse le message et la personne de Jésus, tels que l'historien peut objectivement les rejoindre. Sa conclusion, éclairée par des considérations blondeliennes, s'exprime en ces mots : « Il existe un rapport vivant et indestructible entre la tradition de l'Eglise et l'événement que constitue l'existence de Jésus de Nazareth » (p. 489). La démonstration, parfois un peu touffue souffre d'être principalement négative ; l'auteur réfute la critique radicale allemande plus qu'il ne propose un renouvellement de la question. En définitive, c'est « la Tradition de l'Eglise qui permet de donner une solution adéquate au problème de l'histoire » (p. 489). Mais est-ce là une solution ? Présupposer une continuité de fidélité entre Jésus, la tradition apostolique et toute la tradition ecclésiastique ultérieure (romaine) est un acte de foi, non une démarche d'historien.

PIERRE BONNARD.

WERNER JAEGER : *Das frühe Christentum und die griechische Bildung*. Berlin, W. de Gruyter, 1963, 127 p.

Ce volume contient les leçons que l'auteur avait données, en 1960, à l'Université de Harvard, sous les auspices de la Fondation Carl-Newell-Jackson. Avant sa mort (19 octobre 1961), W. Jaeger avait pu les compléter par de nombreuses et importantes notes. Dans la mesure du possible, le traducteur allemand, Walther Eltester, a adapté les références aux éditions allemandes des œuvres de l'auteur ; le registre qui termine le volume en fait un véritable manuel de consultation. — On sait qu'après avoir décrit l'histoire de la *Paideia* dans le monde grec, Jaeger avait l'intention d'en montrer les prolongements et transformations chez les auteurs chrétiens des six premiers siècles. Les sept études contenues dans ce volume préparatoire donnent une idée de ce qu'eût été l'œuvre achevée. Ils concernent le Nouveau Testament, la première épître de Clément, les Apologètes, la « foi philosophique », les Alexandrins, le christianisme comme « Kulturmacht » au IV^e siècle et, surtout un chapitre capital sur le « développement de la personne humaine par la nature et la grâce », selon Grégoire de Nysse. — Il n'est pas de page de ce volume où le lecteur n'ait l'occasion de s'émerveiller de la précision et de la profondeur des connaissances de l'historien de la *Paideia*.

PIERRE BONNARD.

ROBERT-M. GRANT : *La gnose et les origines chrétiennes*. Paris, Editions du Seuil, 1964, 188 p.

Les découvertes récentes de Qumran et de Nag Hammadi ont complètement renouvelé les études sur la gnose. Mais tous les textes aujourd'hui sortis de l'ombre sont loin d'être édités. Cela n'a pas empêché l'auteur, professeur à la Faculté de théologie de Chicago, d'écrire une étude qui se veut synthétique et se révèle fort bien informée. Elle est précédée d'une préface suggestive de H. I. Marrou et bénéficie d'une traduction exemplaire de Jeanne Henri Marrou à laquelle l'auteur a ajouté un chapitre sur trois évangiles gnostiques publiés depuis l'édition anglaise (1959). Des notes abondantes, une bibliographie et un index sont les bienvenus. — La thèse générale de l'auteur, qui situe l'origine de la gnose en Palestine, est « qu'elle a son origine dans la crise qu'a traversée la pensée apocalyptique juive pendant les deux premiers siècles de notre ère » (p. 14). Déçus dans leur attente du renouvellement de toutes choses, certains Juifs se seraient laissé impressionner par des doctrines de salut de type individualiste et actualiste, aux origines à la fois orientale et grecque. « Celui qui posséderait la gnose connaît d'où il est venu et où il va. Il sait, comme quelqu'un qui, ayant été ivre, s'est désenivré et qui, revenu à lui-même, a rétabli ce qui lui est propre » (*Évangile de vérité*, cité p. 21). Fort de cette interprétation générale, qui minimise peut-être un peu trop le rôle du mythe, dans la gnose par exemple, l'auteur décrit les principaux systèmes gnostiques des II^e et III^e siècles puis conclut sur la gnose et les origines chrétiennes (p. 133 ss.). Mais suffit-il d'affirmer que « le triomphe de l'orthodoxie a signifié le triomphe du dogme de la création sur le mythe des éons, de l'expérience collective sur la fantaisie individuelle, de l'histoire sur l'imagination désordonnée et de l'objectivité sur la subjectivité » (p. 156) ? La nostalgie gnostique était si répandue au I^{er} siècle que le christianisme naissant n'a pu pénétrer dans le monde antique qu'en se présentant lui-même comme une gnose, ainsi qu'on le voit surtout dans les lettres de Paul aux Corinthiens et dans le johannisme. Ce sont les caractères spécifiques de cette gnose chrétienne qu'il importerait de mettre à jour, tout comme aujourd'hui il importe de relever les survivances chrétiennes dans les gnosés heideggerienne ou teilhardienne, par exemple.

PIERRE BONNARD.

DIDYME L'AVEUGLE : *Sur Zacharie*. Texte inédit d'après un papyrus de Toura. Introduction, texte critique, traduction et notes de Louis Doutreleau, s.j. Paris, Editions du Cerf, 1962, 1208 p., 3 vol. Sources chrétiennes, 83, 84, 85.

Ces volumes nous livrent un vrai trésor : découvert dans un désert égyptien et réuni au prix de mille peines, il révèle une œuvre de valeur de ce moine et théologien alexandrin dont les nombreux écrits ont été réduits presque à néant. Et ce beau et long commentaire de Zacharie dans la bonne tradition alexandrine a trouvé l'éditeur qu'il méritait en Louis Doutreleau : acribie, clarté, concision, sens des coordonnées et de l'essentiel en font un maître livre. — L'introduction est une des meilleures des Sources (et des plus importantes : 175 pages). Elle présente l'auteur, mais surtout le commentaire : sa structure, ses devanciers (Origène surtout) et ses successeurs (Théodore principalement), les conditions de sa composition (on suit l'exégète en plein travail), ses faiblesses (médiocrité des exigences textuelles et style) et sa force (dans les explications spirituelles et un certain emploi des sciences), ses caractères (importance de

HISTOIRE
DE L'EGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

l'hérésiologie et du dogme). L'introducteur montre encore l'importance du témoignage apporté sur d'autres œuvres de Didyme et son influence sur Jérôme qui en fera une « copie conforme » (améliorée quant à l'*hebraica veritas*). La troisième partie de cette introduction étudie avec le même soin le papyrus avec le problème posé par les douze mains qui s'y sont manifestées pour corriger, annoter ! Les Index sont excellents : scripturaire, noms propres, mots grecs, errata (116 pages). — Cette recension n'est pas le lieu d'étudier l'exégèse de Didyme : mais il faut se réjouir que la série biblique des Sources chrétiennes se soit enrichie d'un inédit de cet intérêt et si bien présenté.

JEAN SAUTER.

DEFENSOR DE LIGUGE : *Livre d'étincelles* t. II (chap. 33-81). Texte latin, traduction et notes de H. M. Rochais, O. S. B. Paris, Editions du Cerf, 1962, 352 p. Sources chrétiennes, 86. Série des Textes monastiques d'Occident, IX.

Elle est ainsi complète, cette édition pratique et solide d'un « digest ascétique du Moyen Age qui conserve toute son actualité » (J. Leclercq). Le tome I a déjà été présenté ici (*RThPh* 1962, p. 206) et le tome II a exactement le même cadre. Il comprend les 48 derniers chapitres : pensées sur la foi, la grâce, les moines, la compassion, les cadeaux, les aumônes, les tribulations, les riches et les pauvres, l'amitié et l'inimitié, la tentation, les lectures et tant d'autres sujets importants de la vie spirituelle et morale. — Parmi ces citations, on remarque la place importante des Proverbes, de l'Ecclésiastique, de Grégoire le Grand, de Jérôme et d'Isidore, comme aussi des citations non localisées (200 sur 2500). Les trois premiers index, en fin de volume, le montrent (biblique, patristique) ; on y trouvera aussi les listes alphabétiques des titres. Tout cela, avec les diverses notes, fait de ce texte spirituel aussi un texte d'étude pour historiens et patrologues.

JEAN SAUTER.

SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIE : *Catéchèses 6-22*. Texte critique et notes par Mgr Basile Krivochéine. Traduction par Joseph Parmelle, S.J. Tome II. Paris, Editions du Cerf, 1964, 404 p. Sources chrétiennes, 104.

Cette édition très utile et qui fera date paraît à un rythme rapide, puisque nous venons à peine de présenter assez longuement le tome I dans cette Revue. On voudra bien s'y reporter. — Le tome II contient le texte de dix-sept catéchèses, dont les deux discours autobiographiques (16 et 22). Il traite de problèmes essentiels de la vie spirituelle, morale et monastique. Il montre ce qu'est la sainteté et l'humilité et leur chemin (la foi, le jeûne, le silence et la prière). Tout en plaçant le Christ au centre, il montre l'importance d'un vrai père spirituel et il donne l'exemple de Syméon le Pieux ou d'Antoine de Saint-Mamas. Il insiste aussi sur l'importance du choix et des vertus des supérieurs et il fustige les ambitieux. La contemplation, l'union à Dieu dans la lumière, le cheminement de la vie monastique ont naturellement aussi une place importante. C'est dire quelques richesses de ce gros volume et le désir de voir bientôt le dernier muni des tables indispensables. (On regrette un peu une table des matières à ce volume, fût-elle provisoire et d'autant plus que la numérotation des pages de ces volumes n'est pas continue. Mais c'est là un infime détail.)

JEAN SAUTER.

THÉODORET DE CYR : *Correspondance*, tome II (Ep. Sirm. 1-95). Avant-propos, texte critique, traduction et notes par Yvan Azéma. Paris, Éditions du Cerf, 1964, 254 p. Sources chrétiennes, 98.

Neuf ans après la parution du tome I de cette *Correspondance* dont je soulignais ici le grand intérêt (*Revue de théol. et de philos.*, 1956, p. 61), M. Azéma nous donne une nouvelle édition (qui est surtout une relecture soignée et nécessaire du manuscrit napolitain de base) et une traduction agréable et exacte de la première partie de la Collection de lettres publiée par Sirmond en 1642. — Ces lettres sont très diverses et leur intérêt historique fort variable : elle va du billet « mondain » au traité dogmatique, mais elles nous permettent surtout de revivre avec Théodoret les années de crise avant Chalcédoine. — L'avant-propos est bref : il traite des manuscrits, des éditions, du cas particulier de la lettre 83 et de la présente édition. Les notes sont essentiellement historiques et cherchent à résoudre les problèmes de chronologie et d'identification. — Il semble que le tome III suivra prochainement. Je regrette seulement qu'il ne semble pas entrer dans l'intention des éditeurs de nous donner une édition complète de la correspondance de Théodoret. Il suffisait de joindre les 38 lettres qui nous sont transmises par ailleurs, essentiellement par les collections conciliaires. — Mais cette édition nouvelle et cette première traduction (révisée par le P. Pierre Canivet) sont un événement dont beaucoup se réjouiront.

JEAN SAUTER.

THÉODORET DE CYR : *Correspondance*. Tome III (Epist. Sirm. 96-147). Texte critique, traduction et notes par Yvan Azéma. Paris, Éditions du Cerf, 1965, 276 p. Sources chrétiennes, 111.

Avec ce volume s'achève l'édition et la première traduction française de ce document important du christianisme syrien du V^e siècle, par la publication de la deuxième partie de la collection Sirmond. On y retrouve les qualités des volumes précédents et 35 pages d'index. Outre les errata des tomes I et II et une table des concordances du tome III, nous avons sous la main trois index pour les tomes II et III (scripturaire, correspondants et noms propres) et deux index pour les trois tomes (chronologique et mots grecs). — On trouvera en particulier dans ce volume les lettres à Domnus d'Antioche (110 et 112), au Patrice Anatole (111, 119, 121 et 139), la lettre 104 à Flavien de Constantinople et 113 à Léon de Rome et les lettres aux soldats (145), aux moines de Constantinople (146) et à l'économe Jean (147). — Des études intéressantes ont déjà été consacrées à cette correspondance (par L. Destombes, M. Monica Wagner et Yvan Azéma en particulier), mais elle reste un champ d'études passionnantes et l'édition comme les notes de M. Azéma et ses essais de datation y apportent une importante contribution.

JEAN SAUTER.

ROMANOS LE MÉLODE : *Hymnes*. Tome I : *Ancien Testament (I-VIII)*. Introduction, texte critique, traduction et notes par José Grosdidier de Matons. Préface de Paul Lemerle. Paris, Éditions du Cerf, 1964, 430 p. Sources chrétiennes, 99.

Si les Sources chrétiennes publient parfois des textes peu connus, voire « secondaires », elles n'ignorent pas les textes fondamentaux et les kontakia de Romanos en sont un. Certains hymnes (qui sont au fond des prédications

métriques) de ce poète du VI^e siècle sont, à juste titre, comptés parmi les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. On a passablement travaillé sur Romanos depuis 1900, si bien que trois éditions des 85 hymnes transmis sous son nom paraissent presque en même temps ! L'édition dirigée par N. Tomadakis (dès 1952) en est au tome IV (1961), le tome I de l'édition longuement attendue de P. Maas et C. A. Trypanis vient de paraître à Oxford (1963) et enfin M. Grosdidier de Matons nous donne ici le tome I, fruit d'un long travail. Celui-ci doit trouver son achèvement dans une vaste monographie consacrée au mystérieux mélode. — Nous n'avons pas à comparer ces éditions (le professeur Lemerle le fait brièvement dans sa préface), mais à présenter la plus récente, qui se recommande par sa solidité et son caractère accessible. Une introduction de soixante pages présente Romanos, le kontakion et ses règles métriques, le texte et les éditions. La brièveté des premiers chapitres de l'introduction s'explique par la monographie que l'auteur prépare et par ses introductions à chacun des hymnes. J'ai particulièrement apprécié ces dernières : elles traitent du sujet, des sources, de la place dans l'année liturgique, de l'authenticité et naturellement aussi du mètre. — Les huit hymnes du tome I chantent surtout des événements de la Genèse (Adam, Noé, Abraham, Jacob et Joseph), le prophète Elie et les trois jeunes gens dans la fournaise et, en appendice, un hymne sur Ninive. Certaines strophes sont d'une veine poétique et religieuse saisissante. — L'appareil critique, la disposition typographique des strophes, les notes sont claires. Quant aux discussions sur les rythmes, nous les laissons aux spécialistes. (Nous leur laissons aussi découvrir la 4^e partie de l'édition, à la page 53.) — Nous saluons avec beaucoup de joie ces éditions de Romanos et nous nous réjouissons de mieux connaître ainsi ce mélode, un chaînon important du culte chrétien et de son histoire et, tout simplement, nous serons heureux de goûter la poésie de ce grand chanteur de l'Histoire du salut, de la vie chrétienne et des saints.

JEAN SAUTER.

CYRILLE DE SCYTHOPOLIS : *Vies des saints Jean l'Hésychaste, Kyriakos, Théodose, Théognosios, Abraamios de Pétra.*

THÉODORE DE PÉTRA : *Vie de saint Théodosios.* Traduites par A. J. Festugière, O. P. Les moines d'Orient t. III, fasc. 3. Les moines de Palestine. Paris, Editions du Cerf, 1963, 164 p. 2 pl.

Achevant sa traduction des vies de Cyrille (*RThPh* 1961, p. 347-48 ; 1962, p. 287 ; 1963, p. 180), le P. Festugière nous donne ici cinq vies plus brèves, mais non moins intéressantes : Jean, évêque, moine de S. Saba, puis solitaire et ses miracles ; Kyriakos de Corinthe, qui passa dans plusieurs laures et déserts de Palestine ; Théodose, qui, venu de Cappadoce, fonda un monastère, avant de devenir archimandrite de tous les monastères de Palestine ; Théognosios, qui devint évêque de Bétilyos et Abraamios d'Emèse, abbé et évêque dans le Pont devenu moine et solitaire en Terre sainte. Les divisions doctrinales n'y ont pas de place : on n'y relève qu'un discours de Kyriakos sur les erreurs des origénistes et de brèves allusions à l'orthodoxie de ces hommes. — La brièveté de Cyrille s'explique en particulier par le fait que d'autres avaient déjà écrit leur vie : Théodore de Pétra, par exemple, pour Théodose. Le P. Festugière a donc ajouté la présentation (p. 83-90) et la traduction de cette vie (p. 103-160) qu'il a d'ailleurs en petite estime. Il fait de nombreuses remarques sur le texte, qui

n'a pas été réédité critiquement depuis Usener (1890). — Comme dans les volumes précédents, la traduction est accompagnée d'une bonne annotation, d'un index des notes et du vocabulaire grec (2 pages). On se réjouit de voir compléter ce dossier par la traduction promise de l'*Histoire des moines*.

JEAN SAUTER.

DIETRICH RITSCHL : *Athanasius*. Versuch einer Interpretation. Zürich, EVZ-Verlag, 1964, 74 p. Theologische Studien, 76.

Voici un précieux état de la question des interprétations récentes de l'œuvre d'Athanase. Si le Moyen Age et la Réforme l'ont sous-estimée, Möhler, puis Newman en dégagèrent l'importance d'un point de vue dogmatique, Ritschl, Harnack et Schwartz d'un point de vue historique. Pour D. Ritschl, son idée force est celle de la transformation de l'homme, de sa restauration par la grâce et non celle d'une divinisation dans la perspective de l'hellénisme. Les fondements trinitaires et christologiques renvoient à la bonté de Dieu qui vise à rétablir l'excellence de son dessein déformé par la chute. L'Incarnation s'impose comme la condition de ce renouvellement, de cette sotériologie centrée sur l'humanisation de Dieu. Athanase renouerait donc avec les grands thèmes théologiques d'Irénée, en insistant sur la fonction vicariante, sacerdotale et royale du Christ. Selon lui, l'homme fût-il appelé à participer à la vie du Fils par la grâce, demeure homme, tandis que le Christ demeure Dieu au sein même de son humanisation. Ritschl démontre sa thèse en procédant à une analyse de l'œuvre d'Athanase et des passages sur la rédemption. Son propos est d'autant plus significatif qu'il s'inscrit dans le souci œcuménique de mieux connaître les sources de la théologie orientale.

GABRIEL WIDMER.

MÉTHODE D'OLYMPE : *Le Banquet*. Introduction et texte critique par H. Musurillo, S. J., traduction et notes par V.-H. Debidour. Paris, Editions du Cerf, 1963, 340 p. Sources chrétiennes, 95.

Cette nouvelle présentation et traduction repose sur le texte établi par le P. Musurillo pour les *Ancient Christian Writers* (1958), dont seules les notes indispensables ont été maintenues en bas de pages. La traduction originale de M. Debidour ne laisse rien à désirer tant pour la précision que pour le style. L'introducteur se montre prudent et réservé sur l'identité de Méthode, un maître chrétien, évêque, martyr peut-être, vivant dans la Lycie, qui pour redresser l'herméneutique origénienne use des armes du platonisme, de l'allégorie et des thèmes de la théologie de l'histoire d'Irénée. L'éloge de la virginité trouve son fondement dans une christologie et une anthropologie différentes de celles d'Origène. Les passages christologiques furent probablement retouchés ultérieurement. Ces onze discours en forme de dialogue attestent l'importance des préoccupations ascétiques et mystiques de la fin du III^e siècle, solidaires de l'élaboration du dogme. Cette édition plus aérée et plus rigoureuse que celle de Farges (1932) vient à son heure, celle de la réouverture du procès de l'origénisme.

GABRIEL WIDMER.

DOROTHÉE DE GAZA : *Oeuvres spirituelles*. Introduction, texte grec, traduction et notes par L. Regnault et J. de Préville O. S. B. Paris, Editions du Cerf, 1963, 584 p. Sources chrétiennes, 92.

Ces œuvres comprennent la vie de saint Dorothée, 17 instructions, 16 lettres et des sentences. Dorothée, moine, puis abbé syrien du VI^e siècle, retiré au sud de Gaza, s'y signale par sa finesse, sa simplicité et sa solide sève évangélique et patristique : il est à la fois savant et spirituel, ferme et optimiste. — Les deux auteurs n'ont malheureusement pas pu donner l'édition critique indispensable : mais ils se sont essayé à une édition basée sur 9 manuscrits (Migne est indiqué en note : l'appareil critique est d'ailleurs bien mince), en attendant celle de Brun et Wijnen. — Une introduction d'une centaine de pages présente la vie et l'œuvre de Dorothée, sa diffusion, la doctrine spirituelle et les problèmes du texte. Introduction utile, où les faits cèdent parfois le pas aux considérations générales, mais qui montre bien la vaste influence de cette œuvre. Et on le comprend : comme toutes les vraies conférences spirituelles monastiques, elles traitent les points essentiels de toute spiritualité chrétienne. — Ce volume est heureusement complété par 27 pages d'index : biblique, patristique, mots grecs.

JEAN SAUTER.

MICHEL RÉVEILLAUD : *Saint Cyprien, L'oraison dominicale*. Texte, traduction, introduction et notes (Etudes d'histoire et de philosophie religieuses, 58). Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 213 p.

Cette édition du traité de saint Cyprien sur le Notre-Père nous paraît très heureuse. Non seulement, ce « catéchisme post-baptismal », par sa simplicité et par son biblicisme, a gardé toute sa fraîcheur et son importance, mais l'éditeur a aussi excellemment su le situer dans le contexte de l'ensemble des œuvres de saint Cyprien, et de la situation historique et théologique de son temps. Dans son introduction, R. avance deux nouvelles thèses. 1. La date de la rédaction du traité, vu les différents stades de la persécution sous Dèce, doit être le printemps de 250, et non la fin de 251 ou le début de 252 comme on le dit d'habitude suivant l'ordre des œuvres de saint Cyprien que Pontius donne dans sa biographie. Le témoignage interne du *De oratione dominica* (la persécution a déjà commencé, mais le schisme de Novatien ne se fait pas encore sentir) ainsi que le témoignage des Epîtres contemporaines au traité conduisent R. à ce résultat qui, à mon avis, est concluant. (On pourrait même penser que le traité a été rédigé pour Pâques 250 puisqu'il s'agit d'un catéchisme pour les nouveaux baptisés.) Peut-être plus discutable est la deuxième thèse avancée par R. : après une étude soigneuse des citations bibliques que fait saint Cyprien, R. constate qu'il y a des séries de citations ne se trouvant ni dans les livres de *Testimonia ad Quirinum* ni dans le *De exhortatione martyrii ad Fortunatum*, donc dans aucun des florilèges de *Testimonia* composés par saint Cyprien ; ceci amène R. à en conclure qu'il y a eu un recueil de « *Testimonia inedita* » qui probablement n'était pas rédigé par saint Cyprien lui-même, mais venait de Césarée (car une telle série de citations se trouve aussi dans une lettre de Firmilien). Mais quelques séries de citations ne me semblent pas suffire comme preuve de l'existence d'un recueil perdu de *Testimonia*. Excellent est le chapitre sur les destinataires du *De oratione dominica*. Le traité s'adresse,

en effet, à des nouveaux baptisés qui ont déjà reçu l'enseignement prébaptismal et ont confessé leur foi ; mais maintenant, après le baptême, ils ont pour la première fois prié le Notre-Père dans l'assemblée des frères. Saint Cyprien leur donne l'explication de cette prière.

WILLY RORDORF.

AUGUSTO GUZZO : *Cinquant'anni d'esperienza idealistica in Italia*. Padova, CEDAM, 1964, 202 p.

PHILOSOPHIE
CONTEMPO-
RAINE

« Quiconque a fréquenté les anciens élèves et les étudiants actuels du professeur Guzzo connaît son génie d'éducateur... » Ainsi s'exprimait René Le Senne dans la préface qu'il écrivit en 1952, pour introduire le suggestif ouvrage du philosophe italien : « La Philosophie de demain », édité par Aubier. C'est à cette opinion, amplement justifiée, que j'ai songé d'abord en lisant le texte de cinq leçons tenues par M. Guzzo à Padoue, sur le thème de l'idéalisme, crocien gentilien surtout, qui marqua si profondément la pensée italienne durant la première moitié du XX^e siècle. Chroniqueur fidèle des incessantes polémiques qui jalonnèrent la vie intellectuelle italienne de cette époque tourmentée malgré l'ordre apparent que se flattait de faire régner la dictature, l'auteur sait rester serein et lucide dans ses jugements, quoique passionné dans ses appréciations : probablement juste, mais grave est celle qui nous révèle un Croce lié presque superstitieusement à ce qui est « fresco e nativo », passions, spontanéité. Grave, car elle jette le doute sur le bien-fondé de nombreuses proclamations de Croce, postérieures aux grandes œuvres spéculatives, visant à subordonner la politique à l'éthique, par exemple. Mais l'auteur est philosophe avant tout, c'est pourquoi telles pages sur la signification de l'Esprit dans l'historicisme crocien (109-111) ou de l'acte pur dans l'actualisme gentilien (122 et suiv.) sont remarquables de clarté. Philosophe, l'auteur l'est encore, éminemment, lorsqu'il dit ses raisons d'accepter l'idéalisme moral et de refuser l'idéalisme métaphysique (p. 35-36), qui équivaut, finalement, à « localiser Logos et Nature dans l'esprit humain ». On ne pouvait rêver guide plus informé, ni plus vivant que M. Guzzo, pour parcourir, sans risque d'errer, l'itinéraire, si méconnu chez nous, de la pensée idéaliste italienne.

ERIC MERLOTTI.

ARTHUR C. DANTO : *Analytical Philosophy of History*. Cambridge, the University Press, 1965, XII-318 p.

Depuis quelques années déjà se dessine dans le monde philosophique anglo-saxon une réaction contre l'autorité jusque-là peu contestée de l'école analytique. Réaction d'ailleurs remarquable par sa modération, et qui promet d'être fructueuse, puisque les penseurs de la jeune génération, tout en renonçant aux préoccupations exclusivement linguistiques qui ont stérilisé la réflexion de certains de leurs maîtres, conservent cependant l'essentiel de leur héritage en demeurant fidèles à cet esprit de rigueur qui détourne le philosophe des questions de fait, trop générales, au profit d'une discussion minutieuse des problèmes épistémologiques. — C'est dans cette perspective que se situe l'*Analytical Philosophy of History* de Arthur C. Danto. Ce livre est un réquisitoire contre une certaine manière de comprendre et de pratiquer la philosophie de l'histoire, que l'auteur nomme *substantive philosophy of history*, et que, citant Löwith, il définit : une interprétation systématique de l'histoire universelle

suivant un principe grâce auquel les événements s'organisent et s'orientent vers une signification ultime (p. 7). A cette philosophie spéculative de l'histoire, Danto reproche de jouer sur le sens du mot *signification* dans son usage historique : les événements n'ayant à proprement parler de signification que dans le cadre d'un récit (*story*) achevé, le philosophe n'a pas le droit de se faire de l'histoire une image globale qui l'oblige à prolonger son interprétation dans le futur. C'est en somme à l'eschatologie que l'auteur s'en prend, et son mérite est de la déceler là où on s'attendrait le moins à la rencontrer. En fait, dès le moment où il attribue à un événement passé une signification qui ne se réfère pas à un autre événement passé, l'historien tombe dans la philosophie spéculative ; car il s'efforce alors de découvrir la signification de certains faits avant que ne soient survenus les faits ultérieurs qui la lui donneront (« philosophers of history seek for the significance of events before the later events, in connection with which the former *acquire* significance, have happened », p. 11). — Mais, au-delà de ce problème de méthode, c'est tout un style nouveau, largement inspiré de l'école analytique, que Danto substitue à la spéculation des historiens philosophes. Les erreurs qu'il condamne lui fournissent l'occasion de reprendre les questions majeures de l'épistémologie de l'histoire, qui n'ont cessé d'animer la pensée anglaise depuis la naissance du positivisme logique : la définition de l'histoire (ch. II), le scepticisme historique sous les formes diverses que lui ont données Russell, puis Lewis et Ayer, et enfin les relativistes (ch. III-VI), l'interprétation historique et l'illusion de l'objectivité absolue (ch. VII-VIII), la querelle du déterminisme et le problème des futurs contingents (ch. IX), le sens de l'*explication* en histoire (ch. X-XI) et le statut de l'individu dans l'évolution des sociétés (ch. XII). L'auteur nous propose des discussions pénétrantes et des vues originales, mais toujours précises, qui montrent clairement, et par l'exemple en quelque sorte, les mérites de la philosophie analytique de l'histoire, très différente en effet des spéculations tant appréciées de nos jours.

DENIS ZASLAWSKY.

SERVAIS PINCKAERS, O.P. : *Le renouveau de la morale*. Tournai, Casterman, 1964, 270 p. Cahiers de l'Actualité religieuse, 19.

Dans son souci de dépasser la casuistique (morale de l'obligation), l'auteur nous propose ces « études pour une morale fidèle à ses sources et à sa mission présente » enracinées dans la « morale de l'amitié » selon saint Thomas. Cela nous vaut quelques pages de belle venue sur la morale thomiste (dont les fondements sont « d'un côté, la volonté de l'homme, source de ses actes personnels ; de l'autre, Dieu, soit un bien tel qu'il mérite un amour absolu » (p. 33)), et en particulier sur le sens moral de la charité-amitié (p. 40 ss). Cette première partie s'achève sur des considérations assez décevantes sur l'utilité de la méthode historique pour comprendre la morale thomiste : nous sommes loin des pages pénétrantes du P. Chenu (p. ex. dans le *Saint Thomas* de la série « Maîtres spirituels »). — La deuxième partie s'attache à l'exégèse des textes moraux de saint Thomas sous le titre : « le dynamisme moral et la recherche de Dieu ». Etude de la finalité de l'acte moral et de la notion de vertu qui n'est pas une habitude mais « pouvoir d'innovation et de renouveau » (p. 160). — De toutes les vertus, celle d'espérance paraît ici centrale : la troisième partie de l'ouvrage lui est consacrée. Le P. Pinckaers défend ici la thèse que saint Thomas est revenu sur la position qu'il défendait dans son commentaire des *Sentences*

pour faire sienne finalement, dans le *De Spe* et la *Somme*, la position de Bonnaventure : L'espérance est une vertu parce qu'elle prend appui sur la générosité divine. — Il est fâcheux que ce livre soit fait d'articles primitivement séparés : l'unité de l'ensemble s'en ressent, et du coup, le lecteur garde l'impression de ne pas avoir affronté le problème que supposait le titre du livre.

ERIC FUCHS.

S. G. F. BRANDON : *History, Time and Deity. A historical and comparative study of the conception of time in religious thought and practice*. New York, Manchester, 1965, 240 p.

L'objet de l'auteur est de décrire les principales réactions de l'humanité devant le problème et la menace du temps. L'histoire des religions révèle cinq conceptions du temps : le temps est le lieu de l'action divine, il est une divinité, il est continuation perpétuelle, il est cyclique, il est illusoire. Ces cinq conceptions ne sont pas toujours propres à une époque ou à un peuple. D'autre part, en un milieu déterminé plusieurs d'entre elles peuvent être observées. Après cette introduction, l'auteur reprend ces conceptions du temps dans un autre ordre pour traiter d'abord de la perpétuation du passé, qu'il voit surtout dans la préhistoire et en Egypte, et de la divinisation du temps, qu'il observe particulièrement dans le monde indo-iranien. Le temps cyclique et illusoire fait l'objet ensuite d'un même chapitre dans lequel l'Egypte, la Grèce et l'Inde sont à l'honneur. (L'auteur critique en passant la conception que Mircea Eliade se fait du mythe de l'éternel retour.) Le temps comme plan divin est judaïque et zoroastrien, tandis que le christianisme fait intervenir une conception de l'histoire à double phase. Le livre se termine par l'étude de la sécularisation de la téléologie chrétienne et par une conclusion sceptique sur les chances que nous avons de donner un sens à notre vie individuelle ou collective.

FERNAND BRUNNER.

J.-M. TANNER : *Education et croissance. Applications pédagogiques des connaissances sur la croissance de l'enfant*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1964, 148 p. (Actualités pédagogiques et psychologiques.)

Dans ce livre clair et intéressant, l'auteur passe en revue, du point de vue de l'expérimentateur, les problèmes relatifs à la croissance, du nourrisson à l'adolescent. Il apporte une foule d'observations curieuses sur les différences de croissance entre les garçons et les filles, sur les rapports entre la croissance physique et la croissance psychologique, sur l'accélération de la maturation que l'on observe depuis quelques siècles, etc. L'auteur dégage aussi une série de problèmes capitaux pour le pédagogue. Un des principaux est sans doute le suivant : ne faut-il pas tenir compte de la maturité effective plutôt que de l'âge ? Les jeunes filles sont plus vieilles que les garçons du même âge et les enfants du même sexe et du même âge diffèrent considérablement entre eux par leur âge de développement. J.-M. Tanner discute encore les rôles respectifs, dans la croissance, de l'hérédité et du milieu et souligne l'importance des facteurs sociaux et affectifs ; l'expérimentation contemporaine a confirmé le vieux proverbe : « Mieux vaut un morceau de pain sec, avec la paix, qu'une maison

pleine de viandes, avec des querelles. » Il termine par des considérations suggestives sur les applications pédagogiques des données biologiques et psychologiques : le pédagogue devrait être plus attentif au stade de développement où chaque enfant se trouve et aux « périodes critiques » qui assurent l'efficacité des différents enseignements. L'ouvrage est muni d'une bibliographie, d'un glossaire et d'un index.

FERNAND BRUNNER.

VICTOR EMIL VON GEBSATTEL : *Imago Hominis. Beiträge zu einer personalen Anthropologie*. Schweinfurt, Verlag Neues Forum, 1964, 338 p.

L'auteur appartient, avec Weizsäcker, Binswanger, Minkovski, à une équipe de chercheurs qui entendent fonder la psychopathologie sur une anthropologie personnaliste. — S'il reconnaît en Freud, dont il résume avec émotion la biographie, le maître incomparable, c'est néanmoins dans le sens de la spiritualité chrétienne qu'il s'est résolument engagé. Sans méconnaître les mérites de C. G. Jung, il reproche au maître de Zurich d'avoir sacrifié la *personne* à la *persona*, qui n'en est que la caricature. Des chapitres sont consacrés aux phobies, aux névroses anancastiques et dépressives. Une remarquable analyse du *Philoctète* de Sophocle sert de conclusion au volume et tend à montrer que la personne humaine ne peut se réaliser que dans une dimension de communion inter-humaine, qui postule elle-même une référence au sacré. Ecrit dans une langue riche et vigoureuse, cet ouvrage défend avec une ardeur communicative la cause d'un humanisme chrétien et d'une thérapeutique fondée, non sur le seul examen clinique des maladies, mais sur le respect du malade en tant qu'individualité spirituelle.

RENÉ SCHAEERER.

BERTRAND RIOUX : *L'être et la vérité chez Heidegger et saint Thomas d'Aquin*. Montréal, Presses de l'Université, et Paris, Presses universitaires de France, 1963, 270 p. Préface par Paul Ricœur.

Ce livre a un double mérite : d'une part il expose avec aisance, abondance et subtilité (non exemptes, il est vrai, de complaisance verbale) les doctrines de Heidegger et de saint Thomas ; à cet égard, il pourrait être proposé utilement aux étudiants avancés comme introduction à l'étude de ces deux philosophes ; d'autre part, il tente d'éclairer l'une par l'autre deux doctrines qui, bien que séparées par sept siècles d'histoire, présentent d'indéniables liens de parenté. — L'auteur nous confesse qu'il a relu saint Thomas « dans une perspective plus décidément ontologique » (p. 259). Cet effort de sincérité ne l'empêche pas de s'appuyer à maintes reprises sur le docteur angélique pour signaler les limites et les faiblesses de la tentative heideggérienne. On lit donc avec profit ces pages denses, souvent difficiles. Contentons-nous ici de dégager ce qui nous paraît être le plus original, à savoir les points de friction que ces deux philosophies présentent l'une avec l'autre. Heidegger et saint Thomas sont d'accord pour affirmer que la connaissance dévoile l'être des choses, qu'elle est révélation d'une présence ; en lisant saint Thomas, « nous rejoignons le « laisser-être » heideggérien par opposition à toute théorie constructrice de la connaissance » (p. 143). Mais, tandis que l'auteur de la *Somme* attribue à l'opération prédicta-

tive un rôle indispensable, Heidegger rejette tout le discursif sur le plan de l'existence déchu. Il oublie, ce faisant, que le jugement est caractérisé par le « est » à quoi se rapportent toutes les déterminations du sujet et de l'objet (p. 256). Aussi est-il conduit à dévaloriser la parole du savant et du logicien en regard de celle du poète, croyant ainsi protéger le mystère de l'être. Saint Thomas n'accepte pas ce « manichéisme du logique et de l'ontologique » (p. 251) : entre la *ratio* et l'*intellectus*, il maintient une articulation ferme et, loin de répudier comme dénués de portée ontologique les discours sur l'étant, il leur reconnaît une signification positive : comment admettre en effet, « qu'il ne passe rien dans le jugement de la vérité ontologique du *Dasein* » ? (p. 256). Ainsi se trouvent sauvegardées, non seulement la métaphysique, où Heidegger croit découvrir le péché capital des philosophes de Platon à Nietzsche, mais encore l'ontologie. Car, il faut bien le dire, la radicale conversion vers l'être que le penseur allemand prétend imposer à la pensée, après vingt-quatre siècles d'« oubli », aboutit, en fait, à ce que Jean Wahl a appelé la « fin de l'ontologie », c'est-à-dire à une démission devant la tâche de fonder un savoir quel qu'il soit. — Dans sa courte préface, Paul Ricoeur loue l'auteur de son entreprise, tout en constatant que « son thomisme ne sort pas indemne de cette confrontation » (p. VIII). On a, de fait, l'impression parfois que, dans son désir de justifier saint Thomas, M. Rioux appelle Heidegger à l'aide. Néanmoins les positions restent claires : notre critique juge la pensée de Heidegger « admirable », mais c'est à saint Thomas qu'il donne raison en fin de compte, comme à un penseur moins exclusif, qui sut faire une place légitime à l'opération logique à côté de la régression anté-prédicative, et ne consentit pas à sacrifier un mode essentiel de l'intelligence humaine. M. Rioux a donc évité le plus dangereux écueil qui se dressait sur sa route : nous présenter un saint Thomas heideggérien ou un Heidegger thomiste.

RENÉ SCHAEFER.

GILBERT SIMONDON : *L'individu et sa genèse physico-biologique*. Paris, Presses universitaires de France, 1964, 301 p.

Renonçant aux explications substantialistes et hylémorphiques traditionnelles qui partent de l'individu pour remonter jusqu'au principe de son ontogenèse, l'auteur propose un retournement de méthode : c'est l'élucidation de l'opération individualisante elle-même qu'il faut prendre en considération. L'ontologie originale qu'il développe alors se donne comme un élargissement aussi bien de la dialectique hégélienne que de la théorie de la Forme et que de la théorie moderne de l'Information, instituant « une théorie de l'être antérieure à toute logique » (au sens classique — logique de l'identité — et axiomatique du terme), où l'être apparaît comme problématique en résolution. Dans une telle vue, l'individu se révèle comme une tension, une *phase*, un moment de l'être, une réalité relative tant à l'être préindividuel qu'au milieu qui lui est contemporain. L'être, dont le devenir est une dimension fondamentale, est compris alors comme de l'énergie potentielle qui tend à s'actualiser en unités structurales, en organisations systématiques en voie d'équilibration, et dont l'œuvre *informationnelle* se poursuivra, se prenant progressivement soi-même en charge, de l'individu physique à l'individu vivant qui culmine dans l'individu psychique et social.

MARIE-JEANNE BOREL.

SÖREN HOLM : *Das Ende der Vergangenheit*. Bern, Verlag Paul Haupt, 1963, 216 p.

En évoquant un passé aboli, M. S. Holm prend pour thème de ses réflexions la première moitié de notre vingtième siècle. Philosophe religieux, il est préoccupé de l'avenir du christianisme, sujet de son dernier chapitre. Les phénomènes généraux qu'il décrit : banqueroute de l'optimisme (et la foi n'implique-t-elle pas son optimisme spécifique ?) — recul du moralisme, et de la morale elle-même — crise de l'individualisme au sein d'une civilisation de masse, où disparaît d'ailleurs le sens du sacré : autant de symptômes propres à alarmer ceux qui se réclament de l'Evangile. Nous admirons l'information de M. Holm, la largeur de son horizon qui embrasse la réalité sociale et politique aussi bien que le progrès de la réflexion philosophique. Face à un tel tableau le lecteur pourra discuter la place respective accordée par l'auteur à tel ou tel aspect du paysage. Le professeur danois parle, très naturellement, de tel ou tel de ses compatriotes, peu connu chez nous ; et l'Allemagne — son histoire et ses penseurs — retient particulièrement son attention, encore qu'il n'ignore ni un Bergson, ni un Sartre. Cet ouvrage de vulgarisation, mais qui est le fruit d'une très sérieuse méditation, nous paraît fort utile. Il vise moins à instruire des spécialistes ou des savants qu'à proposer à tout esprit cultivé une vue générale, intelligente et raisonnée, de l'évolution des faits et des idées à laquelle a assisté notre génération.

AUGUSTE LEMAITRE.

Etudes sur l'Histoire de la Philosophie, en hommage à Martial Guéroult. Paris, Fischbacher, 1964, 223 p.

Le volume d'hommage à Martial Guéroult que vient de publier la Librairie Fischbacher, réunit une quinzaine de textes, de qualité généralement digne du plus haut intérêt, dus à des philosophes de premier plan, que lient au maître soit une grande amitié, soit une profonde admiration, souvent les deux à la fois. On sait que M. Guéroult a remarquablement approfondi et rigoureusement analysé quelques-uns des systèmes philosophiques les plus impressionnants de la philosophie moderne : ceux que l'on doit à Descartes, à Fichte, à Malebranche, à Spinoza (ouvrage sous presse). Aussi les réflexions de cet éminent historien et philosophe français, centrées sur le thème de la philosophie, de son histoire et de la méthode que celle-ci exige à ses yeux, systématiquement groupées sous le terme de « dianoématique » (théorie de l'étude des systèmes et de la doctrine philosophique qu'elle implique), constituent-elles le sujet principal de certaines de ces études parmi les plus lucides et les plus suggestives. Charles Perelmann, de Bruxelles, Henry Duméry, de Caen et surtout Fernand Brunner, se livrent sur ce que l'on sait, pour l'heure, de la doctrine de M. Guéroult, à de remarquables développements, commentaires voire critiques, de cette nouvelle conception de la philosophie et de son histoire. Ainsi F. Brunner, après avoir, en quelques pages toutes de clarté et de finesse, passé en revue les différentes tentatives élaborées au cours des temps pour donner une solution au problème de la multiplicité des philosophies (par exemple l'interprétation d'un système par un « disciple », la position sceptique, l'assertion d'une vérité unique exprimée différemment et qu'il faut découvrir en chaque système, l'éclectisme, l'historicisme, le marxisme, etc.) et les avoir repoussées l'une après l'autre en expliquant les motifs de ces refus (cet historien de la philosophie se met en contradiction

avec telle philosophie et son jugement perd son objectivité, cet autre méconnaît le caractère essentiel de la philosophie...) expose-t-il brièvement la solution vers laquelle s'achemine M. Guérout : « Les philosophies sont donc des théories de la réalité et non des créations de l'imagination, mais des théories qui s'accomplissent dans la révélation d'une vérité nouvelle, subsistant devant nous avec le prestige immortel de l'œuvre d'art. Chaque théorie de la réalité est un système de raisons dont la validité logique s'impose comme éternelle » (p. 200). — Plusieurs objections, respectueusement formulées mais rigoureusement pensées, forment la conclusion de ce texte : la philosophie de la philosophie échappe-t-elle à la condition de toute doctrine philosophique, être une parmi d'autres ? Il ne semble pas, car, en prétendant que « les philosophies instituent la réalité, [elle] est en désaccord certain avec les philosophies réalistes... », de ce fait, elle se particularise à son tour. D'autre part, accepter la multiplicité des systèmes et regarder ceux-ci comme autant de mouvements doctrinaux pouvant légitimement se convaincre de leur propre vérité, ne manquera pas d'entraîner le philosophe de la philosophie à de nouvelles disputes avec telle philosophie qui contestera toute vérité à telle autre manifestement en opposition avec elle. Et l'objectivité voulue de disparaître à nouveau. D'autres difficultés subsistent (par exemple l'étude des structures d'un système semble avoir le pas sur les thèses doctrinales qu'il soutient), mais il est prématuré de les développer, puisque M. Guérout doit publier encore l'ouvrage théorique tant attendu. F. Brunner termine en rompant une lance en faveur d'une conception à la fois plus élevée et plus mystérieuse de la Vérité que cherchent les philosophies : « ... Puisqu'il y a plusieurs philosophies, c'est que demeure, au-delà de leur parole multiple, l'unité d'une signification silencieuse qu'elles visent et qu'elles portent toutes à leur manière » (p. 204). — Certes, la vaste généralité de la problématique ainsi explorée a de quoi égarer la réflexion de qui n'a pas l'énorme expérience de M. Guérout ou des auteurs cités, mais n'est-ce pas également un inéluctable objet de méditation préalable pour quiconque entreprend en philosophe l'étude historique d'un système philosophique antérieur ? Il y a là de quoi plonger le néophyte dans la perplexité, laquelle, indubitablement, le stimulera ensuite puissamment dans sa recherche de nouvelles lumières ! — A ces importantes études, il faut ajouter les contributions, remarquables, de V. Goldschmidt : « Exégèse et axiomatique chez saint Augustin », d'Yvon Belaval : « L'Idée d'harmonie chez Leibniz », de Jean Hyppolite : « L'idée de la doctrine de la science et le sens de son évolution chez Fichte », d'autres encore qui, toutes, constituent un exceptionnel hommage à M. Martial Guérout et à la philosophie.

ERIC MERLOTTI.

WILLIAM J. RICHARDSON : *Heidegger. Trough Phenomenology to Thought*. The Hague, Martinus Nijhof, 1963, 764 p. *Phenomenologica*, 13.

Voilà un ouvrage qui facilitera grandement l'étude de Heidegger. Son objet est de mettre en lumière l'itinéraire spirituel du philosophe allemand, de *L'Etre et le temps* aux derniers écrits. D'accord avec Heidegger lui-même qui préface l'ouvrage, l'auteur ne voit pas de rupture entre la première doctrine et la seconde : la « pensée de l'Etre » coïncide avec la « question sur le sens de l'Etre », telle qu'elle était posée dans le livre de 1927. Mais la méthode change : la phénoménologie cède peu à peu la place à la « pensée de l'Etre ».

Le plan de l'ouvrage s'impose de lui-même : il s'agit d'abord de Heidegger I, comme l'écrit Richardson, puis du retournement marqué par *De l'essence de la vérité* et par l'*Introduction à la métaphysique*, enfin de Heidegger II. L'auteur présente avec clarté le contenu des ouvrages successifs de Heidegger, le jugement du philosophe sur les penseurs antérieurs à lui, et les thèmes fondamentaux de sa doctrine. La sympathie qu'il éprouve pour Heidegger n'est pas aveugle. Elle ne compromet pas l'objectivité de son travail et ne l'empêche pas de poser en terminant quelques questions capitales au maître de Fribourg. Cet exposé consciencieux de la pensée de Heidegger est subdivisé avec bonheur et augmenté de résumés. En outre, l'auteur a le mérite d'avoir ajouté de précieux instruments de travail : une table analytique, la liste des cours et des séminaires donnés par Heidegger, la liste des travaux du philosophe, une bibliographie sélective et commentée, un glossaire anglais-allemand, un index des textes heideggeriens cités, un index des noms propres, un index des termes grecs, enfin un index général. A l'exactitude de la méditation s'ajoute ainsi la précision formelle de l'érudition.

FERNAND BRUNNER.

HENRI-L. MIÉVILLE : *Foi et Credo*. Neuchâtel, La Baconnière, 1964, 109 p.

Jusqu'aux dernières semaines de sa vie, H.-L. Miéville travailla à un ouvrage qui devait être l'expression ultime de sa pensée religieuse. S'il ne put en revoir lui-même la rédaction, qui fit encore l'objet d'une mise au point après sa mort, le texte que nous pouvons lire maintenant n'a rien d'une simple ébauche : tant par la pensée que par la forme, c'est une œuvre pleinement achevée. — Tout au long de sa méditation, H.-L. Miéville en appelle à la *foi* contre la *croyance*. La foi est « engagement personnel, dépassement de soi au service d'un ordre de valeurs qui libère de l'obsession des pulsions inférieures, créant ainsi des possibilités enrichissantes d'harmonie intérieure et de communion humaine », elle est « confiance en la permanente présence créatrice de l'Esprit dans le monde » (p. 84). Saisie dans ce qu'elle a de « proprement religieux », la foi n'est donc pas « croyance à la réalité d'un fait dont on pense qu'il est attesté par des témoignages » : « Croire que est un acte intellectuel qui n'engage pas la personne » (p. 36). — H.-L. Miéville s'arrête tour à tour aux principaux événements de l'histoire sacrée — création, chute, incarnation, mort et résurrection du Christ, retour du Christ et jugement dernier — et cherche à montrer comment les témoignages bibliques à leur propos expriment dans un langage qui est souvent celui du mythe et parfois celui de la spéculation philosophique grecque une foi à laquelle l'homme moderne peut encore adhérer, à condition de se libérer de l'hypothèque constituée par les interprétations traditionnelles sur lesquelles se fondent les dogmes que les orthodoxies chrétiennes continuent à soutenir. — L'interprétation des récits bibliques de la création constitue un exemple fort suggestif de cet effort d'approfondissement : aux yeux de l'auteur, ces récits « expriment la foi en la présence au sein du Tout d'une pensée ordonnatrice... » (p. 23). Quant à l'idée de création *e nihilo*, qui s'est greffée plus tard sur le mythe, elle symbolise l'expérience fondamentale de l'homme religieux, consistant à se savoir « dépendant d'un Pouvoir souverain présent dans le devenir de l'univers » (p. 24). — Cette recherche du sens spirituel des événements de l'histoire sacrée s'inspire de la parole de saint Paul citée en épigraphe : « Pour que nous servions Dieu dans la nouveauté de l'Esprit et non dans la vétusté de

la lettre. » H.-L. Miéville voit dans ce mot d'ordre l'expression d'une exigence essentielle de l'Esprit dans sa visée de vérité. Au nom de cette exigence il s'est toujours insurgé contre la tendance à muer le mythe en histoire et à le considérer comme l'expression adéquate de la vérité. Mais dans ce dernier livre il prend mieux conscience que dans ses travaux antérieurs du fait que l'expérience religieuse s'enracine dans le sentiment d'une « *participation* qui échappe à toute analyse discursive » (p. 24). Du même coup, il mesure mieux que naguère la valeur et la richesse du mythe. Avec Ricœur il déclare que le mythe « donne à penser » et ajoute : « Il est lourd de significations qui demandent à être dégagées » (p. 26). Cet effort de compréhension du mythe se marque dans certains passages qui n'ont pas leur pareil, me semble-t-il, dans le reste de l'œuvre d'H.-L. Miéville, témoin les lignes dans lesquelles il reconnaît « la valeur symbolique et la puissance de suggestion des peintures eschatologiques » : « Ces peintures constituent comme un puissant appel émanant des profondeurs de l'Être dont nous sommes issus, et qui nous incite à prendre conscience de notre vocation d'hommes appelés à choisir le bien et à refuser le mal » (p. 63). — En même temps, les textes bibliques, beaucoup plus abondamment cités que dans les travaux précédents, sont l'objet d'une exégèse plus serrée, inspirée en certains points des recherches de Bultmann (voir p. ex. l'interprétation de la figure du « Fils de l'homme », p. 38-40). D'autre part, la critique des dogmes et les jugements portés sur l'orthodoxie se font plus mesurés que par le passé, l'attitude du fidèle attaché à un *credo* est évoquée en termes sobres et apaisés, sans recours à certains qualificatifs que l'auteur n'hésitait pas à employer précédemment (« naïf », « populaire », « anthropomorphique »), et les textes de *Condition de l'homme* repris dans ce livre sont généralement dépouillés de leur pointe agressive. — Si le lecteur familier de la pensée d'H.-L. Miéville retrouve dans *Foi et Credo* bien des thèmes connus, il y relève donc aussi de nombreuses marques de l'examen renouvelé auquel le philosophe n'avait cessé de soumettre sa propre pensée. Il s'agit avant tout d'infléchissements qui accentuent l'attachement d'H.-L. Miéville à la tradition chrétienne. Cet attachement est une des notes propres à son spiritualisme. Alors que pour un Brunschvicg, « la libération totale de la conscience religieuse à l'égard de son propre passé apparaît désormais comme une marque, non d'ingratitude, mais de fidélité » (*Religion et philosophie*, p. 245), le propos de *Foi et Credo* est « d'aider ceux qui cherchent à concilier ce qu'ils ont reçu de précieux et de valable de leur tradition religieuse avec les exigences d'une pensée devenue majeure » (p. 13). Il y a là une forte opposition entre deux doctrines à bien des égards proches l'une de l'autre, et Brunschvicg l'avait pressentie, lui qui écrivait à son collègue Miéville, après avoir lu le manuscrit de *Vers une philosophie de l'Esprit ou de la Totalité* : « Un catholique pur et un philosophe pur s'accorderaient pour vous demander d'où vient ce résidu de foi et de tradition que vous désirez conserver par-delà toute justification rationnelle. » (Texte cité dans les *Etudes de lettres*, 1965, 2, p. 131.)¹ Près de trente ans plus tard, la tradition est encore présente au cœur de la pensée d'H.-L. Miéville, non sous forme de « résidu », mais de noyau vivant.

ANDRÉ VOELKE.

¹ Ce numéro, entièrement consacré à H.-L. Miéville, présente de nombreux textes et lettres inédits, d'un très grand intérêt.

IRENA WOJNAR : *Esthétique et pédagogie*. Paris, Presses universitaires de France et Warszawa, PWN, 1963, 290 + XVIII p. Préface d'E. Souriau.

La thèse que M^{me} Wojnar, grâce à une bourse américaine, a préparée et défendue en Sorbonne, est un travail notable par l'ampleur et l'exactitude de l'information. L'auteur y développe deux préoccupations : d'une part, elle montre comment l'esthétique occidentale — entendue comme une réflexion sur le sens de l'activité artistique — a accordé de plus en plus une place fondamentale à l'art dans la formation de l'homme favorisant non seulement l'épanouissement d'une *éducation artistique*, mais aussi d'une *éducation par l'art*. D'autre part, scrutant la situation actuelle de la jeunesse, elle insiste sur l'importance de l'initiation artistique dans l'enseignement secondaire. — L'utilité pédagogique de l'art n'a jamais été contestée de Platon à Schiller en passant par Shaftesbury. Mais pour M^{me} Wojnar c'est avec l'analyse de l'expérience artistique telle qu'elle fut pratiquée par Dewey et ses disciples, la psychiatrie et la psychanalyse, Bergson surtout et enfin M. Dufrenne et E. Souriau que s'affirme l'apport de l'art à la formation d'un esprit ouvert. L'initiation artistique permettra en particulier, *a*) à la perception de s'aiguiser, afin de découvrir le monde dans sa richesse et sa variété ; *b*) à l'expérience personnelle de s'élargir soit au contact des œuvres d'autrui soit par sa propre activité artistique ; *c*) au savoir de dépasser les bornes du livresque et d'aller jusqu'à ses racines existentielles ; *d*) à la personne enfin de faire l'expérience de son pouvoir créateur. Et c'est pourquoi la pédagogie contemporaine de l'art est si riche en initiatives. M^{me} Wojnar décrit avec autant de sympathie que de sens critique l'évolution de l'enseignement du dessin en France qui aboutit aux techniques d'expression libre de Freinet et de l'Académie du Jeudi ; les expériences spirituelles de Steiner et de Dalcroze ; l'effort révolutionnaire de Cizek à Vienne ; les tentatives américaines animées par Munro et Ziegfeld qui tendent à développer la créativité enfantine ; sans oublier l'utopie anglo-saxonne de H. Read pour qui l'éducation entière devrait être repensée à partir de l'art. La récente fusion de la Fédération d'éducation artistique (FEA) et de l'International society of education through art (IMSEA) sous les auspices de l'UNESCO est fort bien expliquée et permet de donner une dimension planétaire à ce jaillissement d'imagination pédagogique. Nous regrettons seulement que dans cette vision prospective, comme le dirait G. Berger, M^{me} Wojnar fasse si peu cas de l'éducation musicale et qu'elle ait dédaigné les analyses contemporaines du rôle de l'imaginaire tel que G. Bachelard, J.-P. Sartre et R. Durand l'ont élaboré. Elle néglige donc l'ambiguïté fondamentale de l'expérience artistique qui ouvre certes la conscience au monde, mais comme *possibilité* seulement. Reste encore à réaliser les conditions de son engagement. — Cette limitation est sensible quand M^{me} Wojnar passe à l'analyse de la situation actuelle de la jeunesse et veut nous convaincre que l'éducation artistique est la panacée de tous ses problèmes. Si au début de son travail elle évoque de façon prometteuse la situation nouvelle créée par la multiplication des musées (encore qu'elle omette, on se demande pourquoi, l'admirable travail de A. S. Wittlin, *The Museum*, London, 1949), des reproductions (mais pourquoi négliger W. Benjamin et T. W. Adorno ?), des images enfin, son analyse tourne court faute d'une analyse globale de la vie culturelle *actuelle* de la jeunesse. Au lieu d'édifier une construction bien fragile et dont les résultats didactiques sont bien maigres sur les mythes d'une « sensibilité artistique propre à la jeunesse », d'un « âge

juvénile de l'esthétique » typiques d'une psychologie obsolète (l'étude de la jeunesse s'arrêterait selon notre auteur à Mendousse et Debesse en France ; à Spranger en Allemagne !), il aurait été infiniment plus profitable d'étudier « la place de l'œuvre d'art dans notre civilisation et notre culture » comme le propose P. Ricoeur ; le bouleversement que les « mass media » (ou cdm) ont provoqué dans l'enseignement traditionnel ; la place centrale du cinéma comme forme vivante et générale de l'expérience esthétique de la jeunesse actuelle ; et enfin des rapports de l'expérience artistique avec les loisirs. Souhaitons que dans une prochaine édition de ce travail, si sérieux par ailleurs, cette ultime partie soit mise à jour, en tenant compte par exemple des excellents travaux qui se réalisent actuellement en Pologne, pour ne pas citer d'autres pays.

PIERRE FURTER.

KARL KORSCH : *Marxisme et philosophie*, traduit de l'allemand par C. Orsoni, présenté par K. Axelos et suivi de deux textes en appendice. Paris, Editions de Minuit, 1964, 189 p.

Cet ensemble de textes, parus entre 1922 et 1950, permet de donner un contenu à la figure légendaire de K. Korsch, le « Lehrer » et ami de B. Brecht. Né en 1886, K. Korsch commence par faire une carrière très académique de professeur de droit. Après la guerre de 1914-18, il glisse de la démocratie socialiste au communisme, avant d'être exclu en 1926 du KP allemand, pour s'en être tenu fermement à ses positions « révisionnistes » qu'il avait affirmées dans un texte fameux : *Marxisme et philosophie* (1923). Persécuté par le national-socialisme, il erre à travers le monde et, comme le laisse entendre K. Axelos, aussi à travers les extrémismes. Il meurt en Angleterre en 1961. Comme ses autres compagnons de lutte (E. Bloch, G. Lukàcs, K. Mannheim...), il lui revient le mérite d'avoir posé des questions essentielles au marxisme orthodoxe des années 20. — Tout d'abord, celle d'une histoire marxiste du propre marxisme. K. Korsch la résume en trois mouvements : première phase, de 1843 à 1848, le marxisme révolutionnaire total qui liquide l'idéalisme politico-philosophique germanique ; puis, de 1848 à 1900 environ, la période difficile de l'attente et de la lutte dans les cadres de la démocratie socialiste, pendant laquelle le marxisme se scinde en deux hérésies opposées : l'une, réformiste, dissout le caractère *révolutionnaire* original ; l'autre, dogmatique, méconnaît le caractère *critique* et total pour tomber dans un scientisme mesquin. La troisième époque, celle de notre temps, a comme tâche d'élaborer une « philosophie révolutionnaire » (p. 111) qui sera essentiellement critique afin d'exprimer pleinement et vigoureusement un « matérialisme dialectique authentique » (p. 112). — La seconde question que pose K. Korsch est celle de la possibilité d'une philosophie réelle dans le cadre du marxisme. Au lieu d'en revenir dogmatiquement à K. Marx et aux ancêtres, K. Korsch propose un développement dialectique du marxisme, qui produise une nouvelle philosophie critique, provisoire, de combat. Ainsi la philosophie — et ceci est vrai pour l'ensemble de ce qu'on appelle communément les « superstructures » — n'exprime pas seulement la fausse conscience, mais devient une pièce maîtresse de la libération de l'homme. — La dernière question se manifeste surtout dans des « Thèses sur Hegel et la Révolution » (p. 183-184). K. Korsch y met radicalement en question le jugement négatif que le marxisme orthodoxe a fait peser sur Hegel. Peut-être ce livre, plus émouvant que satisfaisant, aurait-il gagné à être plus soigneusement édité en français. La présentation de K. Axelos est si fragmentaire qu'elle en devient négligée.

La traduction, honorable, n'est pas accompagnée des notes et des éclaircissements nécessaires pour orienter un lecteur perdu dans les méandres d'une pensée difficile, dans la confusion provoquée par des textes écrits à différentes époques et dans des contextes fort divers. Quelques fautes grossières laissent supposer que la revision du texte a été très rapide.

PIERRE FURTER.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

SCIENCES BIBLIQUES

HERBERT CHANAN BRICHTO : *The Problem of « Curse » in the Hebrew Bible*, Journal of Biblical Literature, Monograph Series XIII. Philadelphie, U.S.A., 1963, 232 p. Society of Biblical Literature and Exegesis.

L'auteur examine avec soin le sens précis et l'emploi de divers termes en relation avec la notion de malédiction dans l'Ancien Testament, principalement les verbes , *alā*, ' *arār*, *qillel*, et plus brièvement *qbb*, *z'm*, *hrm*. Il conclut, en particulier contre J. Hempel (*Die israelitischen Anschauungen von Segen und Fluch im Lichte altorientalischen Parallelen*, ZDMG, 1915, p. 20-110), que l'on a beaucoup exagéré le caractère magique de la malédiction (et de la bénédiction) en Israël. Son travail sera utile à tous ceux qui auront à étudier ce thème, dont les implications théologiques sont évidentes. (cf. dernièrement sur ce point : J. Scharbert : *Solidarität im Segen und Fluch im A. T. und in seiner Umwelt*, Bonn, 1958 ; Fr. Horst : *Segen und Fluch*, R. G. G., 3^e édition, t. V, 1961, col. 1649-1851, etc.)

PIERRE MONTET : *Das alte Aegypten und die Bibel*, Bibel und Archäologie, IV. Zurich, EVZ-Verlag, 1960, 227 p.

Il s'agit de la traduction de *L'Egypte et la Bible* paru en 1959 chez Delachaux et Niestlé, dans la collection : Cahiers d'archéologie biblique. On se souvient que P. Montet a montré dans cet ouvrage comment la tradition biblique sur les patriarches et l'Exode s'insère dans l'histoire de l'Egypte, et ce qu'Israël, particulièrement dans le domaine sapientiel, doit aux Egyptiens. — Le traducteur, Matthis Thurneysen, a heureusement complété le tableau chronologique à la fin du volume, et adapté les notes en se servant de deux ouvrages allemands : E. Otto : *Aegypten, der Weg des Pharaonenreiches*, 1958 ; Ad. Erman : *Die Literatur der Aegypter*, 1923 ; ses nombreux lecteurs lui en seront reconnaissants.

FRANCOIS AMIOT : *Nouvelles méditations sur saint Paul*. Le Christ Rédempteur. Paris, Aubier, 1964, 191 p.

L'œuvre du P. Amiot a été largement et heureusement diffusée pour le plus grand bien d'une connaissance fructueuse de l'Écriture. Il a choisi pour ces études bibliques le thème fondamental de saint Paul, la sotériologie, qu'il

traite à partir de l'œuvre expiatoire du Christ ; en commentant la participation au salut, le P. Amiot suit le texte pour en extraire la substance spirituelle, sans tirer profit de la critique contemporaine.

Das Neue Testament, übertragen von Jörg Zink. Stuttgart, Kreuz-Verlag, 1965, 606 p.

Non pas traduction, mais transcription du Nouveau Testament à l'usage du grand public, « dans une langue compréhensible ».

JÖRG ZINK : *Womit wir leben können*. Stuttgart, Kreuz-Verlag, 1963, 365 p.

Extraits de l'Écriture sainte choisis et transcrits « dans la langue de notre temps », sous la forme d'un livre d'heures.

J.-C. SALÉMI : *Connaissances intérieures. IV. Evangile de saint Matthieu*. Paris, La Colombe, 1962, 276 p.

Une analyse personnelle du premier évangile.

L. FRANCIA : *666, le chiffre de la bête humaine*. Paris, La Colombe, 1962, 110 p.

Essai d'interprétation de l'Apocalypse, dont les principaux symboles sont passés en revue.

VALENTIN ZSIFKOVITS : *Der Staatsgedanke nach Paulus in Römer 13 : 1-7*. Mit besonderer Berücksichtigung der Umwelt und der patristischen Auslegung. Wien, Verlag Herder, 1964, 130 p. Wiener Beiträge zur Theologie.

La première partie, consacrée au contexte historique de la pensée politique de Paul (culture gréco-latine et judaïsme classique et hétérodoxe, y compris Qumran), introduit l'étude exégétique de Romains 13, menée ici avec un luxe de détails et une abondance d'information — en particulier patristique — qui font de ce petit volume un précieux instrument de travail. En conclusion, l'auteur compare l'Etat selon Paul à l'Etat décrit par l'Apocalypse (13).

WALTHER LÜTHI : *Les Béatitudes*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1963, 125 p.

Traduction de textes tentant de cerner le mystère des Béatitudes, dans un esprit de grande modestie.

M.-H. VICAIRE, O.P. : *L'imitation des apôtres. Moines, chanoines et mendiants, IV-XIII^e siècles*. Paris, Editions du Cerf, 1963, 90 p.

Un raccourci vivant de dix siècles de spiritualité chrétienne.

HERMANN JOSEF FREDE : *Pelagius, der irdische Paulus text Sedulius Scottus*. Freiburg, Herder, 1961, 165 p.

Examen critique de la tradition manuscrite du texte des commentaires de Pélage. — Introduction, commentaires et texte.

HISTOIRE
DE L'EGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

VLADIMIR LOSSKY : *Schau Gottes*. Zurich, EVZ-Verlag, 1964, 133 p. (Bibliothek für orthodoxe Theologie und Kirche, 2.)

C'est la traduction allemande des cours donnés par Vladimir Lossky à l'Ecole pratique des hautes études à Paris, en 1945-1946. Le texte original paraît en même temps chez Delachaux et Niestlé, à Neuchâtel. Lossky passe en revue les principales étapes de la pensée des Pères grecs et termine par la synthèse de Grégoire Palamas.

CARL ERDMANN : *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*. 2^e éd. Stuttgart, Kohlhammer, 1955, XII + 420 p. (Forschungen zur Kirchen und Geistesgeschichte, Band 6.)

Il y a des idées-forces qui suscitent peu à peu une tension des esprits, pour libérer d'un coup des énergies insoupçonnées. Ainsi, celle de la croisade. Erdmann s'attache avec un rare talent à nous montrer qu'elle est la synthèse de tout un faisceau d'idées nouvelles, ordonnées autour de deux composantes principales : la revalorisation de l'esprit guerrier (fruit de l'influence germanique) et les réformes d'Eglise de Grégoire VII. La genèse de l'esprit de croisade doit être cherchée dans l'avènement de la chevalerie et dans la soumission progressive du pouvoir temporel à la hiérarchie romaine. — Livre passionnant, où nous découvrons par quel processus, en apparence inéluctable, on (cf. Bonizo de Sutri) en est venu à formuler la dernière Béatitude en ces termes : « Heureux ceux qui persécutent pour la justice ».

TOMMASO CAMPANELLA : *Vita Christi*. Inediti theologicorum liber XXI. Testo critico e traduzione a cura di Romano Amerio. Roma, Centro internazionale di studi umanistici, 1962. (Edizione nazionale dei classici del pensiero italiano. Série II, 15.)

La *lectio* est celle du manuscrit de Paris, toujours collationnée et intégrée ou corrigée avec l'apographe romain.

JEAN-PIERRE DE CAUSSADE : *Lettres spirituelles II*. Texte établi et présenté par Michel Olphe-Galliard s.j. Bruges, Desclée De Brouwer, 1964, 283 p. Collection Christus n° 16. Textes.

Les éditions Desclée De Brouwer et le R. P. Olphe-Galliard poursuivent l'édition des écrits spirituels du P. de Caussade, « ce jésuite dont l'énergie, forgée par les Exercices de saint Ignace, s'était concentrée dans l'amour de la simplicité que saint François de Sales avait incarné à ses yeux et auquel il se sentait profondément accordé par les tendances spontanées de son âme » (p. 266).

CAJETAN : *Commentary on being and essence (In De Ente et Essentia d. Thomas Aquinatis)*, translated from the Latin with an Introduction by Lottie H. Kendzierski and Francis C. Wade. Milwaukee, Wis., Marquette University Press, 1964, 358 p.

La traduction de ce célèbre commentaire, écrit en 1491 lorsque son auteur n'avait que 23 ans, est précédée d'une introduction doctrinale de trente-sept pages, ornée de références en notes et suivie d'une bibliographie et d'un index des noms et des matières.

FRITZ BLANKE : *Aus der Welt der Reformation*. Zurich, Stuttgart, Zwingli Verlag, 1960, 112 p.

Ce livre réunit cinq essais sur l'histoire de la Réformation, publiés antérieurement par l'auteur. Les titres des différents articles sont les suivants : Le jugement que Zwingli portait sur lui-même ; L'opinion de Calvin sur Zwingli ; Le royaume des anabaptistes à Münster en 1534/35 ; Anabaptisme et Réformation ; Réformation et alcoolisme. — Blanke unit un style brillant et l'humour à l'érudition de l'historien. Il jette des lumières souvent nouvelles et inattendues sur divers aspects du temps de la Réformation. — Une liste complète des publications de l'auteur termine ce recueil.

HEINRICH BORNKAMM : *Luthers geistige Welt*. Gütersloh, C. Bertelsmann, 1953, 350 p. 2. Aufl.

Les essais de Bornkamm réunis dans ce livre s'adressent à un public qui aimerait s'initier à la vie et à la pensée de Luther ainsi qu'à l'influence exercée par le réformateur sur la culture du monde moderne. — Nous signalons que le livre est maintenant à sa 4^e édition (1960).

RENÉ-JACQUES LOVY : *Luther*. Paris, P.U.F., 1964, 226 p. Mythes et religions, 52.

L'intérêt en France porté à Martin Luther ne cesse de croître. R.-J. Lovy, pasteur de l'Eglise évangélique luthérienne de France, présente une biographie de Luther qui se propose d'initier le lecteur français à la vie et à l'œuvre du réformateur. En lisant cet ouvrage on est frappé par le caractère complet de l'information de l'auteur, qui s'efforce visiblement d'être aussi détaillé que possible. En outre, il donne abondamment la parole à Luther lui-même. Il reste que la très grande densité du livre ne sera peut-être pas appréciée par tous les lecteurs. La bibliographie, spécialement faite pour le lecteur français, mérite d'être signalée.

DENISE HOURTICQ : *Luther, mon ami*. Genève, Labor et Fides, 1965, 97 p.

Initiation destinée à la jeunesse. Ecrit avec aisance, dans une langue simple.

HANS MERZ, OTTO ERICH STRASSER, JEAN CARBONNIER : *Johannes Calvin*. Akademische Feier der Universität Bern zu seinem 400. Todestag. Bern, Verlag Paul Haupt, 1965, 31 p.

Une contribution sympathique et originale à la connaissance du grand réformateur.

EDUARD ELLWEIN : *Summus Evangelista. Die Botschaft des Johannevangeliums in der Auslegung Luthers*. München, Chr. Kaiser Verlag, 1960, 135 p.

Ce petit livre est un recueil de sept études de Luther sur l'exégèse de l'évangile de Jean, publiées antérieurement par l'auteur dans diverses revues : L'entretien de Jésus avec Nicodème (Jean 3 : 1-16) ; La guérison du fils d'un

fonctionnaire royal (Jean 4 : 47-54) ; La victoire sur la mort (Jean 8 : 51 ss) ; Le Saint-Esprit consolateur (Jean 14-16) ; La prière au nom de Jésus (Jean 16 : 23-33) ; La prière sacerdotale (Jean 17) ; Le kérygme du Christ dans l'exégèse luthérienne de l'évangile de Jean. — La méthode d'Ellwein consiste à exposer brièvement l'exégèse contemporaine pour la confronter ensuite avec celle de Luther. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Luther est parfaitement capable de s'assimiler la richesse et le message particulier de l'évangile johannique. Il n'a pas seulement redécouvert le paulinisme, mais la totalité du message néotestamentaire.

FRANCIS SUAREZ : *On formal and universal unity (De unitate formali et universali)*, translated from the Latin an Introduction by J. F. Ross. Milwaukee, Wis., Marquette University Press, 1964, 124 p.

Cette traduction anglaise est faite sur le texte de l'édition Vivès, Paris, 1856-1866. Elle fournit la version de la sixième dispute des *Disputationes metaphysicae*, Salamanque, 1597. Cette dispute concerne le problème des universaux. L'introduction du traducteur, de vingt-sept pages, concerne surtout la doctrine.

JEAN ORCIBAL : *Le cardinal de Bérulle. Evolution d'une spiritualité*. Paris, Les Editions du Cerf, 1965, 168 p.

Etude documentée de la spiritualité bérullienne, dont le thème principal est le christocentrisme. Elle met en lumière notamment l'influence ignatienne et celle des Rhéno-flamands.

BORIS DÉCORVET : *Le prix de la joie*. Mémoires de Blanche Gamond, héroïne de la Réforme.

Récit autographe d'une Française du Dauphiné, née en 1664, décédée à Zurich en 1718, qui fut emprisonnée et martyrisée pour sa foi en 1687, et qui donna dans l'épreuve un exemple magnifique de fermeté et de courage.

PAULIN GILOTEAUX : *L'abbé Léopold Giloteaux*. Paris, P. Téqui, 1961, 238 p.

Biographie édifiante d'un prêtre du nord de la France, qui a consacré sa vie à un ministère particulièrement fécond et rayonnant.

JOHN CHARPENTIER : *L'ordre des Templiers*. Paris, La Colombe, 1961, 268 p.

Après avoir évoqué la fondation de l'Ordre des Templiers et sa règle, l'auteur décrit sa puissance et son procès. Il se demande ensuite si le temple subit l'influence de l'Islam et fut une hérésie.

Dom PIERRE DOYÈRE : *Saint Benoît Labre*. Paris, Editions du Cerf, 1964, 90 p.

Ce nouveau volume de la collection « Tradition et spiritualité » présente un excellent raccourci de la vie de l'ermite pèlerin qui a donné, en plein milieu du XVIII^e siècle, un admirable exemple d'humilité et de consécration.

NIKOLAUS VON ARSENIOW : *Die russische Frömmigkeit*. Zurich, EVZ-Verlag, 1964, 124 p. (Bibliothek für orthodoxe Theologie und Kirche, Band 3.)

Traduction allemande d'un ouvrage qui paraît simultanément en français chez Delachaux et Niestlé, à Neuchâtel. L'auteur, professeur à New York, nous fait connaître la piété russe ancienne et moderne sous ses différents aspects et, par de fréquentes citations : les aspirations religieuses, la liturgie, les sacrements, les rites, l'ascèse, le starets.

PAUL TOURNIER : *Le secret*. Genève, Labor et Fides, 1963, 85 p.

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Dans un style simple et vivant, qui évite toute érudition, l'auteur montre l'importance du secret (garder ses secrets, dire ses secrets, communier avec Dieu dans le secret) dans la formation de la personne. Le drame de cette formation se joue dans des situations concrètes (famille, mariage) que l'auteur analyse sans masquer leurs mesquineries — si importantes ! D'autre part, cette monographie permet au lecteur d'apercevoir les grands traits d'une pensée personnelle et chrétienne.

FRANÇOIS ROUSTANG : *Une initiation à la vie spirituelle*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1963, 236 p.

La revision de vie préoccupe l'Eglise d'aujourd'hui. Elle concerne l'existence quotidienne. Mais elle doit chercher ses sources dans le témoignage apostolique et les enseignements de l'Eglise. Le P. Roustang excelle à montrer les sources de cette revision et leur rapport aux temps présents, à la lumière de saint Ignace, de sa doctrine du combat spirituel et du progrès dans la vie spirituelle.

JEAN GUITTON : *L'Eglise et les laïcs — De Newman à Paul VI*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1963, 200 p.

Question actuelle. J. Guittou, connaisseur averti de Newman, publie et commente avec sagacité des textes de Newman relatifs au rôle des laïcs dans la liturgie, la spiritualité et la définition dogmatique depuis plus d'un siècle. Au moment où, de tous côtés, on cherche à définir une théologie du laïcat et une théologie où les laïcs prêtent leurs lumières, on lira l'ouvrage de M. J. Guittou comme une invitation à relayer les intuitions de Newman pour les confronter aux aspirations mises en relief par Vatican II.

Cardinal SUHARD : *Vers une Eglise en état de mission*. Paris, Editions du Cerf, 1965, 368 p.

Le P. O. de la Brosse présente les textes les plus significatifs du cardinal Suhard au temps de la naissance et du développement de l'Action catholique et de la Mission de France. On sera reconnaissant de trouver ces textes si remarquablement annotés et replacés dans leur contexte historique dans la collection « Chrétiens de tous les temps ». Tout le problème de la sécularisation et de la rechristianisation est évoqué ici avec densité. Le message du cardinal Suhard n'a rien perdu de son actualité.

JEAN-JOSEPH SURIN : *Guide spirituel*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1963, 330 p.

Le P. M. de Certeau présente ce traité classique de la perfection avec grand soin. Ce guide est un témoignage précieux de la spiritualité de la fin du XVII^e siècle, inspirée de saint Ignace et adaptée à la mentalité française. Surin (1660-1665) exerce une profonde influence par sa direction spirituelle et par sa manière d'aborder les questions les plus concrètes à la lumière des vertus théologales et du rapport à autrui. Le P. Surin recourt à de nombreuses sources que le P. de Certeau a su remarquablement dépister.

IGINO CARDINALE : *Le Saint-Siège et la diplomatie*. Paris, Tournai, Rome, New York, Desclée, 1962, 344 p.

Il ne s'agit pas d'une histoire de l'action diplomatique du Saint-Siège, mais de l'exposé des principes de la diplomatie vaticane et de son organisation. Livre illustré et bien présenté.

MAURICE BELLET : *Ceux qui perdent la foi*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1965, 164 p.

Comment renouer avec ceux qui ayant été croyants, ne le sont plus ? Le présent essai propose une solution nuancée, excluant les procédés doucereux ou autoritaires, et s'appuyant sur les ressources du dialogue et d'une compréhension véritablement ouverte.

E.-M. JUNG-INGLESSIS : *Augustin Bea, Cardinal de l'Unité*. Paris, Saint-Paul, 1963, 126 p.

Traduction en français de la biographie consacrée au grand artisan de l'oecuménisme. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à un choix de textes du cardinal.

La vie religieuse dans l'Eglise du Christ. Bruges, Desclée De Brouwer, 1964, 415 p. Assemblée des Supérieurs majeurs de Belgique.

Série d'études, souvent très fouillées, sur l'état religieux, et sur les implications concrètes de la théologie de la vie religieuse.

Pasteurs CHATEAU, DUCROS, MAZEL : *Mort et vie du Christ, de l'Homme, du Monde*. Conférences de l'Oratoire du Louvre, 1965, 125 p.

Trois études distinctes sur les thèmes : *La mort de Christ et notre foi ; la vie éternelle ; discerner la fin du monde et vivre l'Apocalypse*.

CHARLES CELLÉRIER : *Le Royaume de Dieu*. Genève, Labor et Fides, 1963, 260 p.

Recueil d'une vingtaine de méditations inspirées par une communion vivante avec le Fils de Dieu. Directement lié à une longue expérience pastorale, ce volume expose avec clarté et simplicité quelques-uns des problèmes les plus centraux qui se posent au chrétien soucieux de vivre fidèlement sa foi.

MAX THURIAN : *Joie au ciel, exulte la terre*. La célébration de l'eucharistie. Les Presses de Taizé, 1962, 40 p.

Ces notes sont destinées, non à proposer un texte qui pourrait être immédiatement utilisé dans une paroisse habituelle, mais à expliquer et à justifier la structure et les modalités que la Communauté de Taizé a établies pour la liturgie eucharistique.

EMILIO FOGLIASSO : *Papa Giovanni spiega come giunse alla « Pacem in Terris »*. Roma, Pontificio Ateneo Salesiano, 1964, 285 p.

Etude sur l'encyclique fameuse de Jean XXIII, et sur son auteur.

KURT GUGGISBERG : *Schrift und Tradition im heutigen Katholizismus*. Bern, Verlag Paul Haupt, 1964, 33 p.

Ces pages, destinées aux pasteurs traitent un problème toujours actuel et feront réfléchir.

Etudes théologiques. Québec, Université Laval, 1963, 205 p.

Recueil d'études théologiques en hommage à l'œuvre du Séminaire de Québec, signées par des professeurs de la Faculté de théologie.

JOSEPH LEBACQZ S.J. : *Certitude et volonté*. Bruges, Desclée De Brouwer, s.d. 182 p. Museum Lessianum, section philosophique, 49.

L'auteur analyse avec une précision minutieuse les questions de l'opinion, de l'adhésion au témoignage, de la certitude morale, de la connaissance par connaturalité, de l'assentiment à la conclusion d'une preuve. Toutes notions auxquelles on n'accorde habituellement qu'un intérêt marginal, faute de les envisager à partir d'une doctrine dynamique de l'agir humain ; ce à quoi l'auteur s'emploie.

HANS RUH : *Geschichte und Theologie*. Grundlinien der Theologie Hromadkas. Nachwort von J. L. Hromadka. Zurich, Evangelischer Verlag, 1963, 51 p. Theologische Studien, 69.

Au moment où l'on rend un hommage quasi unanime à l'effort de Hromadka — nous songeons en particulier à la dernière conférence chrétienne de la paix — on sera heureux de disposer de cette introduction à la théologie du professeur tchèque. Dans la postface, Hromadka lui-même répond à l'auteur et approuve sa présentation.

HANS KÜNG : *Structures de l'Eglise*. Paris, Desclée De Brouwer, 1963, 460 p. Collection « Textes et Etudes théologiques ».

L'important ouvrage de H. Küng, dont notre revue a parlé en détail (1963, p. 239-244), est accessible maintenant aux lecteurs qui redoutent l'allemand, dans une bonne traduction de deux bénédictins de Ligugé, Dom Rochais et Dom Evrard. Les questions sérieuses d'ecclésiologie que ce livre pose vont ainsi pouvoir être débattues dans des cercles plus larges, et il faut s'en réjouir.

FRITZ BURI : *Albert Schweitzers Wahrheit in Anfechtung und Bewährung*. (Schriften zur Zeit No. 23.) Zurich, Artemis, 1960, 47 p.

Fritz Buri esquisse en quelques lignes la vie et la pensée de son ami, le Dr Schweitzer. La vérité, telle que Schweitzer l'a trouvée (en partant de l'exégèse néotestamentaire) dans la notion de respect de la vie, peut être critiquée à juste titre par le théologien et par le philosophe. Mais on ne peut qu'admirer l'homme qui a incarné ses conceptions dans l'œuvre de sa vie : l'hôpital de Lambaréné.

WALTER BIRNBAUM : *Organisches Denken*. Vortrag zur Feier des 85. Geburtstag von A. Schweitzer. (Samml. gemeinverst. Vorträge und Schriften aus dem Gebiet der Theol. und Religionsgesch. No. 231.) Tübingen, Mohr, 1960, 43 p.

Pour Walter Birnbaum, le principe du respect de la vie découle de la « pensée organique » de Schweitzer, de son effort d'intégrer l'homme dans une vision harmonieuse de l'univers. L'auteur recherche l'origine de cette pensée dans l'histoire du XIX^e siècle (en particulier chez Ignaz Thanner) et il la confronte avec des théologiens modernes (par ex. K. Barth).

JOHANNES HESSEN : *Wissen und Glauben*. (Reihe « Glauben und Wissen », No. 20.) Munich/Bâle, Reinhardt, 1959, 48 p.

La collection « Savoir et croire » veut provoquer une confrontation entre la théologie et les sciences modernes. Chacun de ses fascicules traite d'un sujet d'actualité. — La présente étude cherche à cerner le conflit entre la science et la foi et dégage leur interdépendance, leur complémentarité. — Une opinion moderne, claire et solide, dans un débat séculaire.

VITTORIO SUBILIA : *Il problema del cattolicesimo*. Torino, Libr. ed. Claudiana, 1962, 243 p. Collana della Facoltà Valdese di Teologia, Roma.

Le problème du catholicisme au moment du Concile du Vatican II. La question de Dieu reste première. L'auteur tient à un Dieu trinitaire, mais qui domine les conceptions ecclésiastiques de Dieu régnant dans l'Eglise de Rome.

MOINES : *Témoignages, Cahiers de la Pierre-qui-vire*. Bruges et Paris, Desclée De Brouwer, 1953, 222 p.

Qu'est-ce qu'un moine ? Comment vit-il ? A ce monde de la terre qui ne cherche que l'argent, les jouissances et l'exaltation de la vie, l'abbaye de La Pierre-qui-Vire apporte le témoignage d'un groupe d'hommes pauvres, humbles et mortifiés, attendant de la prière autant que d'un travail simple et humain, la solution aux multiples difficultés qui ne manquent pas moins dans un cloître que dans les villes ; le témoignage par conséquent d'une vie ouverte sur Dieu, bien plus, orientée vers Dieu où elle trouve son principe et sa fin : toute sa joie ; témoignage en somme d'une vie donnée à Dieu.

HENRI RONDET, S.J. : *Notes sur la théologie du péché*. Paris, Lethielloux, 1958, 160 p.

Cet ouvrage a paru dans la collection : *Théologie pastorale et spiritualité*, qui a pour programme de publier des études théologiques orientées vers la pastorale et l'Action catholique. Il sera bien accueilli dans les Séminaires et par le clergé. Un appendice donne la traduction du Décret du Concile de Trente sur la Pénitence. On trouvera mentionnés dans la bibliographie quelques articles et ouvrages récents relatifs aux interférences de la théologie du péché avec la psychologie des profondeurs.

HENRI LE SOURD, curé de Saint-Sulpice : *Tous frères*. Bruges et Paris, Desclée De Brouwer, 1957, 180 p.

Ces pages édifiantes ont été écrites pour le bulletin paroissial de Saint-Sulpice intitulé précisément : « Tous frères », C'est un appel pressant à réaliser la fraternité autrement qu'en paroles. La conclusion normale doit être cherchée dans l'Action catholique.

JEAN ISAAC, O.P. *Aux sources de la charité fraternelle*. Paris, Editions du Cerf, 1961, 120 p.

Méditation intense sur le « commandement nouveau » donné par Jésus à ses disciples pendant le dernier souper. Mais quelle ferveur et quelle sincérité ne faut-il pas pour faire passer dans la réalité quotidienne une authentique charité fraternelle ? Le père dominicain Jean Isaac tend vers ce but de toute son âme, notamment par « le repas du Seigneur » (titre du dernier chapitre), car en communiant au Christ, le Chef, on communie aux membres.

Mgr RICHAUD, archevêque de Bordeaux : *Le Seigneur est proche*. Bruges et Paris, Desclée De Brouwer, 1957, 67 p.

Cet opusculé élégamment imprimé nous associe à la pieuse méditation de l'archevêque de Bordeaux sur quelques beaux textes bibliques. La foi affirme ici sa victoire sur la mort.

EGIDE PHILIPPART DE FOY, franciscain, aumônier de l'Armée bleue : *Marie, miroir de vie chrétienne*. Paris, Casterman, 1961, 154 p.

Ce joli livre appartient à la littérature pieuse populaire ; on n'y discute pas les problèmes théologiques, on offre aux âmes l'image de Marie à contempler ; on médite sur son exemple parfait de vie chrétienne pour encourager les fidèles aux grandes vertus de foi, d'espérance et de charité, ainsi qu'aux vertus domestiques de zèle, humilité, patience, en s'aidant de quelques anecdotes édifiantes et de huit belles images hors texte de Fra Angélico, Bronzino, Martini, Murillo et les statues plus récentes de Notre-Dame de Lourdes et de Notre-Dame de Fatima.

PH. DELHAYE : *Rencontre de Dieu et de l'homme. Vertus théologiques en général*. Bruges, Desclée, 1957, 162 p.

Cette étude subtile sur les rapports entre la nature et l'effort humains d'une part et la grâce divine d'autre part aboutit à cette conclusion : « Saint Augustin, a-t-on compté, a cité près de sept cents fois dans ses œuvres le fameux texte de Romains 5 : 5 : *La charité a été diffusée en nos cœurs par l'Esprit saint*. Nous n'aurons pas l'occasion sans doute de la redire aussi souvent, mais peut-être pourrions-nous la vivre nous aussi avec ferveur. Que toute notre existence de chrétiens fasse apparaître ces dons de foi, d'espérance et de charité que Dieu a déposés en nos cœurs. »